

Le Samedi

VOL. VI.—NO. 12

MONTREAL, 25 AOUT 1894

\$2.50 PAR ANNEE.
1.6 NUMERO 5 CTS

ASTRONOMIE POPULAIRE



L'ETOILE DU SOIR.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces à MM. POIRIER, BESSETTE & DANSEREAU,
Éditeurs-Propriétaires,No 516 RUE CRAIG,
MONTREAL.

MONTREAL, 25 AOUT 1894



Nos actions finissent toujours par ressembler
à nos pensées.

C'est par l'esprit qu'on s'amuse, mais c'est par
le cœur qu'on ne s'ennuie pas.

Rit bien qui rit le premier, quand c'est son
supérieur qui fait un jeu de mot.

Voulez-vous savoir comment il faut donner ?
Mettez-vous à la place de celui qui reçoit.

Le dernier roman s'appelle: *Une bouteille de
champagne*. Un critique le trouve *extra sec*.

Quand on songe au prix du violon, on se de-
mande comment il y en a autant qui dansent.

Les femmes ne devraient rien cacher à leurs
maris, excepté leurs mauvais coups, bien entendu.

Comment expliquer cette antipathie ? On ne
peut pas entrer chez un dentiste sans lui montrer
les dents ?

Un enfant soigneux doit toujours constater,
lorsqu'il reçoit sa première montre, si les 175
morceaux qui la composent y sont bien tous.

La statistique nous apprend que la moyenne
des familles aux États-Unis se compose de quatre
personnes et un sixième. Le sixième représente
probablement la belle-mère.

La plus grande sottise dans le ménage, c'est de
ne pas acheter ce dont vous avez besoin parce
que c'est cher et d'acheter ce dont vous n'avez
pas besoin parce que c'est bon marché.

Prenez un bassin plein d'eau. Plongez y le
doigt pendant une minute. Observez, en le reti-
rant, le trou qu'il laisse dans l'eau. Vous aurez
l'image parfaite de l'impression que vos conseils
laissent dans l'esprit d'un jeune homme.

INNOCENCE CHAMPÊTRE



Le nouveau domestique.—Si vous n'avez pas de meil-
leur sas que celui-ci, je ne pourrai jamais séparer le
charbon de la cendre.

CHAQUE CHOSE A SON TEMPS

*Un ami, entrant chez un marchand de hardes
faites.*—C'est moi qui en ai une bonne à te conter.

*Le marchand d'habits, prenant son ami à l'é-
cart.*—Ne me contes pas cela à présent. J'ai deux
pratiques qui essaient des habillements et s'ils
venaient à rire trop fort les boutons tomberaient.

IL LE SAVAIT !

—C'est une brute, ce Balthazar ; il voulait
bien me donner la volée ce matin.

—Comment peux-tu supposer une telle chose ?
Tu te trompes sur ses intentions ?

—S'il n'en avait pas l'intention, pourquoi est-ce
qu'il l'a fait ?

ON VOYAGE OU ON NE VOYAGE PAS !

La femme pratique.—Ainsi vous êtes allé jus-
qu'à Rome !

Le touriste (commençant un récit enthousiaste).
—Oui, ma chère, j'ai vu le Pape, le Colysé, les
grandes ruines, les...

La femme pratique, l'interrompant.—Combien
y paie-t-on le veau la livre ?

UN MERVEILLEUX RESSORT

On parle devant Calino de ces immenses éta-
blissements de Chicago dans lesquels on fabrique
journallement un nombre prodigieux de saucis-
sons, saucisses, etc., à l'aide de machines très
perfectionnées.

—Peuh ! dit-il dédaigneusement, il n'y a là
qu'une application de procédés connus ; il y a
longtemps, par exemple, que l'on fait usage en
Europe du ressort à boudin !

LE CHIEN EST L'AMI DE L'HOMME



—“ Ah ! On m'a volé mon blaireau ! s'était écrié Gar-
leben. Je saurai bien m'en trouver un.”

LE SEUL DE LA SAISON

(Pour le SAMEDI)

L'astre des nuits rayonnait sur la plage ;
Nos cœurs, battant d'un bonheur surhumain ;
Causaient entr'eux dans leur muet langage ;
Elle venait de m'accorder sa main.

Alors, tremblant et d'ivresse et de crainte,
Je contemplai cette enfant sans détour,
Et je lui dis, dans une douce étreinte :
“ As-tu jamais aimé d'un autre amour ? ”

Son doux regard d'un doux feu s'illumine,
Et la candeur redouble sa beauté.
Elle répond de sa voix argentine :
“ Je n'ai pas eu d'autre amour cet été. ”

C'EST D'EN SORTIR

*Un député, visitant la prison de son chef-lieu
trouve parmi les détenus un de ses anciens cabu-
leurs.*—Comment as-tu fait ton compte pour en-
trer ici ?

Le prisonnier.—Je ne me suis pas cassé la tête
pour jongler au moyen d'y entrer ; mais ce qui
me badre, c'est d'en sortir, et c'est difficile.

MYSTÉRIEUX

On n'est pas maître de la distraction. Un sa-
vant arpentait l'autre jour les rues en marchant
un pied sur le trottoir et un pied dans le ruisseau.

Un ami le rencontre et s'informe de sa santé.
—Je suis très bien, reprend-il ; mais depuis
une demi-heure, je me suis pris à boiter et je n'ai
pas la moindre douleur.

VOILA LA CHOSE

Jeune fille.—Que j'aime donc cela à regarder
dans un télescope.

Sa vieille tante.—Un télescope ! Pouah ! Don-
nez moi un trou de serrure.

ÇA A SON BON COTÉ

—Je me moque de la corporation, qu'elle ar-
rête mon eau si elle veut.

—Qu'est-ce que tu feras ?

—Est-ce que je n'ai pas mon vendeur de lait ?

PETITE ERREUR

En cour :

La femme.—Quelle figure d'assassin il a ce
prisonnier-là ?

Le mari.—Chut ! Ce n'est pas le prisonnier,
celui-là ; c'est le juge.

ÇA FINIRA PAR FINIR

La mère.—Je crains que M. Criserois ne soit
pas sérieux. Il ne fera pas la demande.

La fille.—Oni, maman ; il va s'offrir par mor-
ceaux. Hier, il m'a offert son bras.

COMMENT ON DÉTOURNE UN ORAGE

Jeune fille.—C'est honteux, papa ! Un homme
de votre rang qui traîne les rues et arrive nue
tête en plein jour.

Le père (titubant).—J'p'vais pas, chère, (hic).
J'rencontré c'blanbec qu'j'avais mis à l'porte
parce qu'il v'lait t'pousser (hic). C'tsé un bon gar-
çon ; a payé des traites ! T'sais j'lui dit d'te
prendre.

La jeune fille.—Vrai, où est-il ?

Le père.—Sais pas (hic) l'police l'amène en
brouette.

RECETTE DESIRABLE

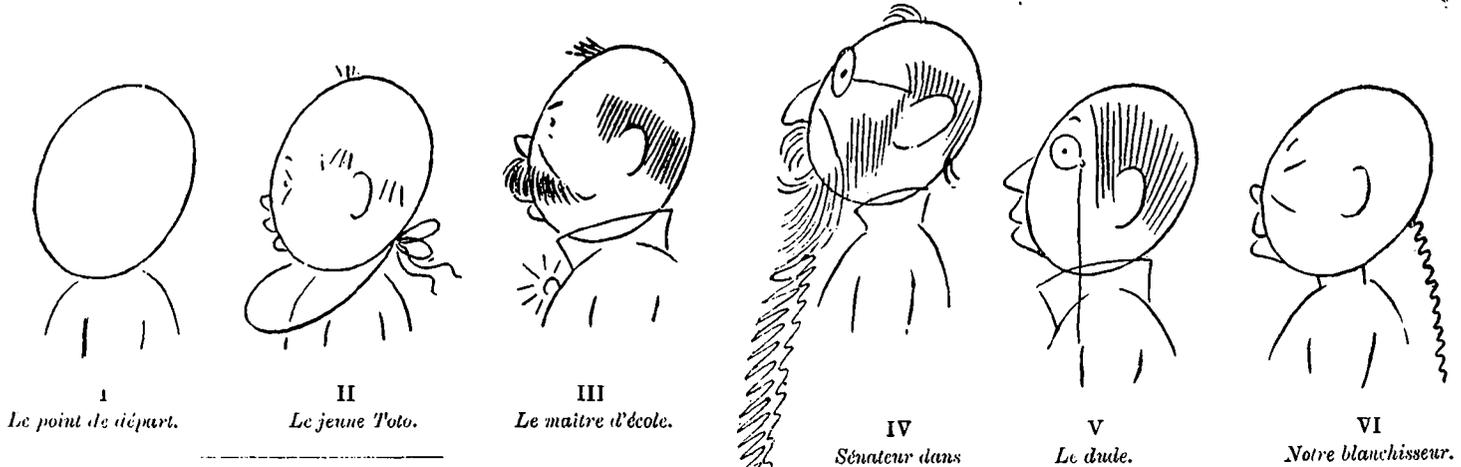
Le père (voulant faire la morale à son fils).—
Sais-tu, mon enfant, que je n'ai jamais dépensé
un sou pour la boisson ?

Le fils.—Vraiment, papa ! Comment vous y
preniez-vous ?



LA BELLE DU VILLAGE.

L'ART DE CARICATURER

I
Le point de départ.II
Le jeune Toto.III
Le maître d'école.IV
Sénateur dans
les grands prix.V
Le duple.VI
Notre blanchisseur.

...PAR OU L'ON A PÉCHÉ

“ Bonjour, mon petit monsieur Paul ; portez vite cette lettre à votre maman. Je suis sûr qu'elle l'attend avec une grande impatience.”

Ainsi parlait le piéton à un garçonnet d'une dizaine d'années occupé à faire les cent pas sur la route devant la porte de sa maison.

La lettre portait le timbre colonial. Sur l'adresse, le nom de Mme Blondeau était de l'écriture d'Henri, le frère aîné de Paul, qui se bat au Dahomey dans les rangs de notre brave infanterie de marine.

Paul est un enfant gâté à qui sa mère donne doubles caresses en songeant à l'absent ; au lieu de suivre le conseil du facteur, il tourne et retourne la lourde enveloppe entre ses mains. Ce n'est pas qu'il n'aime tendrement son grand frère mais vraiment cette lettre aurait bien pu arriver hier matin ! Un jour de plus ou de moins quand on est si loin, qu'est-ce que cela fait ?

Aujourd'hui, c'est justement la fête du village. Mme Blondeau, qui ne sort presque plus, a cependant consenti à y conduire Paul. Celui-ci entrevoit déjà le tableau animé des spectacles forains, des tirs, des loteries, de la belle voiture du dentiste, des chevaux de bois, des balançoires et des flatteurs de son péché mignon, pâtisseries et confiseurs, si habiles à rendre leur étalage appétissant !

Pressé de partir, l'enfant était descendu le premier en attendant que sa mère fût prête, pour regarder les paysans endimanchés qui se dirigeaient vers la place de la fête.

C'était cette circonstance qui le mettait en possession de la lettre d'Henri.

Or, cette lettre, quand Mme Blondeau l'aurait lue, ce serait comme à l'arrivée des précédents courriers ; le récit des rudes épreuves supportées par son fils faisait saigner le cœur de la pauvre mère. Elle tremblait, pâlissait, et, tout en lisant, essayait ses yeux remplis de larmes. Alors, elle en avait pour deux jours de tristesse soucieuse

avant de reprendre sa sérénité. Aussi, Paul sait bien que le projet de promenade va tomber dans l'eau tout

à l'heure dès que Mme Blondeau aura pris connaissance de l'envoi d'Henri. On n'ira pas à la fête, ou, si l'on y va, la mélancolie de la mère gâtera toute la joie de l'enfant.

De cette crainte égoïste à l'idée de cacher la lettre, il n'y avait qu'un pas.

“ Je la donnerai demain matin en disant qu'elle vient seulement d'arriver ; d'ailleurs si elle est aussi triste que la dernière, rien ne presse ; les mauvaises nouvelles arrivent toujours trop tôt.”

Et, se payant comptant de ce sophisme, Paul dissimula soigneusement la lettre dans la poche intérieure de sa veste. Il était temps, Mme Blondeau appelait son fils qui la rejoignait tout en rougissant, et l'on partit.

Paul est un honnête enfant en dépit du mauvais mouvement qui l'a égaré. Que de remords il éprouve au cours de la journée passée auprès de cette bonne mère attentive à tous ses caprices et qu'il a si méchamment trompée ! A mesure que les heures s'écoulaient, son inquiétude grandit. Même les vélocipèdes, les montagnes russes et françaises ne lui font plus d'envie. Lui qui se promettait de tant s'en donner ! Et les gâteaux lui semblent fades. Oh ! cette lettre, elle lui brûle la poitrine ! quelle nouvelle porte-t-elle là, sur son cœur palpitant de frère coupable ? Peut-être l'absent était-il malade, blessé. Ce serait affreux, ce cher Henri, si complaisant si tendre !

Au détour d'une allée, un marchand d'enseignes exposait sa marchandise multicolore ; un grand placard rouge, noir et bleu, attira l'attention de Mme Blondeau. “ Prise de Kana,” avait inscrit en lettres énormes le dessinateur fantaisiste.

Le paysage bizarre et les groupes étranges enfantés par l'imagination de quelque camelo pa-

triotte, ne devaient rappeler que de très loin l'acte héroïque de nos soldats.

Pourtant, devant cette grossière image, évoquant pour ainsi dire matériellement le souvenir du soldat, Mme Blondeau ne put retenir ses larmes.

Alors Paul n'y tint plus. Entraînant sa mère à l'écart, il s'écria :

“ Maman, maman, tu ne me pardonneras jamais. Je suis un grand coupable. J'ai reçu ta lettre ce matin et je l'ai gardée. Je craignais qu'après l'avoir lue, tu ne veuilles plus me conduire à la fête. Je mérite d'être sévèrement puni. Fais de moi ce que tu voudras.”

La mère, sans répondre, saisit avidement l'enveloppe que lui tendait son fils repentant.

Elle lut bien vite, et... une joie immense éclaira ses traits.

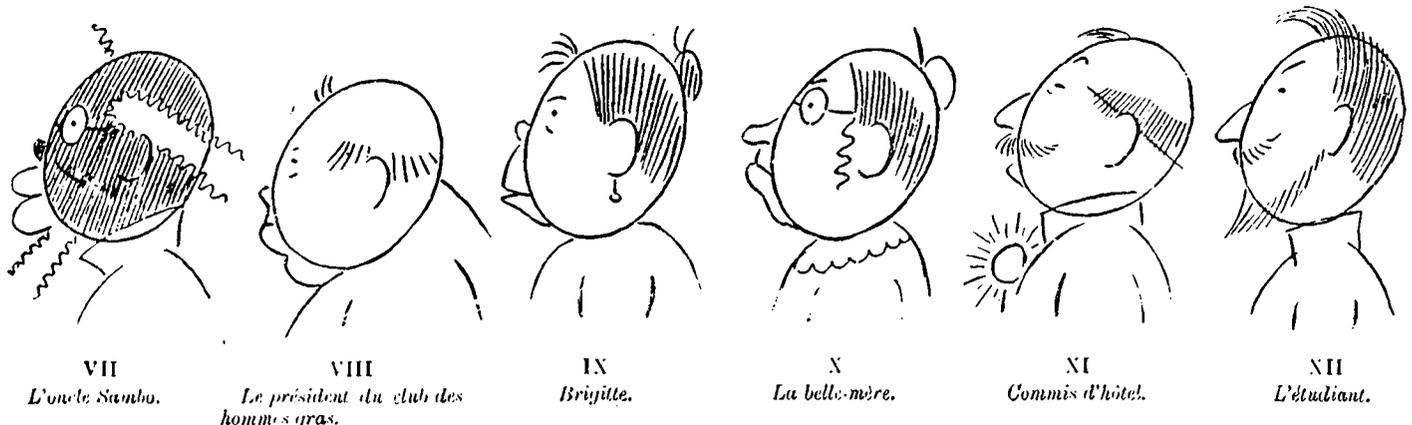
“ Cruel enfant, dit-elle ensuite ; je n'ai plus le courage de te gronder. Cette lettre m'annonce le retour d'Henri. Il arrivera prochainement en France sur le *Thibet*, un navire qui rapatrie ceux de nos soldats que le climat africain a trop fatigués. Comme ses camarades, il est bien affaibli, mais heureusement il nous revient sans blessure et sans maladie.

“ Pour toi, mon fils, ta punition tu l'as trouvée dans ta faute elle-même. De peur de perdre une futile distraction, tu t'es privé d'une grande joie, et, comme ta conscience est droite, tu n'as même pas dû jouir de ce plaisir mal acquis au prix d'une vilaine dissimulation. Tout cela n'est que juste. Embrasse-moi, mon Paul, et souviens-toi qu'on est toujours puni par où l'on a péché !”

CLAIRE CHEMIN.

CLARETS, CLARETS

Ne payez pas \$6.00 et \$8.00 pour une caisse de Claret quand vous pouvez avoir la même valeur pour \$3.00 et \$4.00 de la Compagnie des Vins de Bordeaux. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

VII
L'oncle Sambo.VIII
Le président du club des
hommes gras.IX
Brigitte.X
La belle-mère.XI
Commis d'hôtel.XII
L'étudiant.

TROP DE DIAMANTS

Tatonnard, Félix pour nos lectrices, est assis dans un fauteuil, la tête nonchalamment appuyée sur le dossier, il tient un journal à la main. Devant lui, sur un guéridon, un écrin entr'ouvert laisse apercevoir deux diamants étincelants.

Ces bijoux sont destinés à être attachés aux oreilles délicates d'une jeune et aimable personne qui vient de l'épouser pour son argent.

Pendant qu'il songe à son bonheur, sans bruit, la porte s'est ouverte pour livrer passage à quelqu'un.

Jugez de la joie de Félix ! c'est elle... elle qu'il aperçoit, c'est la dame de ses rêves, la douce Amandine.

L'occasion est belle, l'amoureux la saisit ; il saisit également l'écrin, et mettant un genou en terre, il offre les pierres précieuses à la belle avec ces paroles plus douces que le miel des abeilles de l'Hymette :

— Acceptez ces diamants qui brillent moins encore que vos yeux.

A peine a-t-il achevé, qu'Amandine s'est redressée et lui a dit avec un geste de colère :

— Des diamants, à moi ! pour qui me prenez-vous donc, monsieur ; gardez vos générosités pour d'autres !

Cloué à sa place par la stupéfaction, Félix n'a pas cherché à la suivre.

Les paroles de la charmante Amandine l'ont du reste considérablement vexé.

— Offrir des diamants à une autre, murmure-t-il, c'est par trop fort... et venir me dire cela en face... A-t-on jamais vu traiter de la sorte des boucles d'oreilles de mille dollars ?

Et Félix est déjà debout, et il s'est mis en quête de la beauté qui doit lui faire oublier l'ingrate Amandine.

Enfin, il en trouve une ; il tend vers elle les deux bijoux qui tremblent au bout de ses doigts,

et jettent des feux adorables.

Félix s'attend à voir cette fille d'Eve sourire et se jeter à son cou en lui jurant un amour éternel.

Mais non, la demoiselle s'est redressée, comme l'avait fait précédemment Amandine, et ainsi que cette dernière, elle a lancé à l'imprudent un regard noir en lui disant d'une voix pleine d'ironie : C'est tout ?

Félix ne veut pas entendre plus long ; il en croit à peine ses oreilles, il lui semble que la nature est bouleversé, qu'il marche sur la tête, que les caves sont maintenant au sixième étage.

Alors il en prend son parti ; ces diamants que deux femmes charmantes lui ont refusés, il ne les offrira plus à personne, il va tout simplement aller les reporter chez le bijoutier qui les lui a vendus.

Il se dirige à grands pas vers chez Sharpley, il entre, son écrin à la main :

— Voici ce que j'ai acheté chez vous mille dollars il y a quelque temps, lui dit-il, à quel prix me les reprendriez-vous ?

Le négociant met ses lunettes, fait une grimace et dit : La monture est en or, elle vaut dix piastres, quant aux diamants, les voici, vous pouvez les garder, ça n'a pas de valeur. — Comment, mais ils sont faux alors.

— Non, ils ne sont pas faux.

Désespéré, hébété, Félix sort de la boutique emportant ses dix piastres dans son porte-monnaie et les deux pierres dans le creux de sa main. Il les contemplo un instant avec un sourire amer, le sourire de l'homme trompé qui se sent encore attiré malgré lui vers l'objet décevant ; puis il les donne à une petite fille qui jouait à la poupée, assise contre un des piliers de la voûte. L'enfant ouvre des grands yeux, regarde le monsieur qui lui a mis ces deux boules de cristal dans les mains, considère quelque temps tout étonnée le singulier cadeau qu'il vient de lui faire, et paraît se demander à quoi cela peut servir. Puis, après avoir mis les diamants dans sa bouche pour essayer leur degré de ré-

POURQUOI L'ON VA AUX EAUX



— Cette grande nature ! Que c'est beau !
— Si beau, que ça vaudrait la peine de rester chez soi ? On n'y verrait pas moins de monde.

sistance ou pour en connaître la saveur, elle les jette avec dégoût sur la terre humide.

Félix a vu de loin le geste de la petite fille, et, scandalisé, il s'enfuit à toutes jambes. Pour le coup le malheureux Félix sent sa raison chanceler, et il court jusque chez lui ; alors il sent comme la pression d'une main s'abattre sur son épaule. Il se retrouve dans son fauteuil, son journal qu'il a lâché est encore étalé sur ses genoux, et l'écrin éblouissant est toujours sur la table. Dieu soit loué ! soupira Félix, ce n'était qu'un rêve, aussi la faute en est à cette maudite gazette. Et il relut l'entrefilet qui lui avait procuré un tel cauchemar : " On annonce qu'en vient de découvrir au Brésil un gisement de diamants ; on est sur le point d'en découvrir d'autres encore. Dans quelques années si cela continue, les diamants seront devenus aussi communs que les pierres..."

Au moment où il chiffonnait le journal qui se permettait des réflexions aussi sinistres, Félix se retourna, et se trouva, sérieusement cette fois, en présence d'Amandine. — Avez-vous fait un bon somme, dit elle de sa voix charmante.

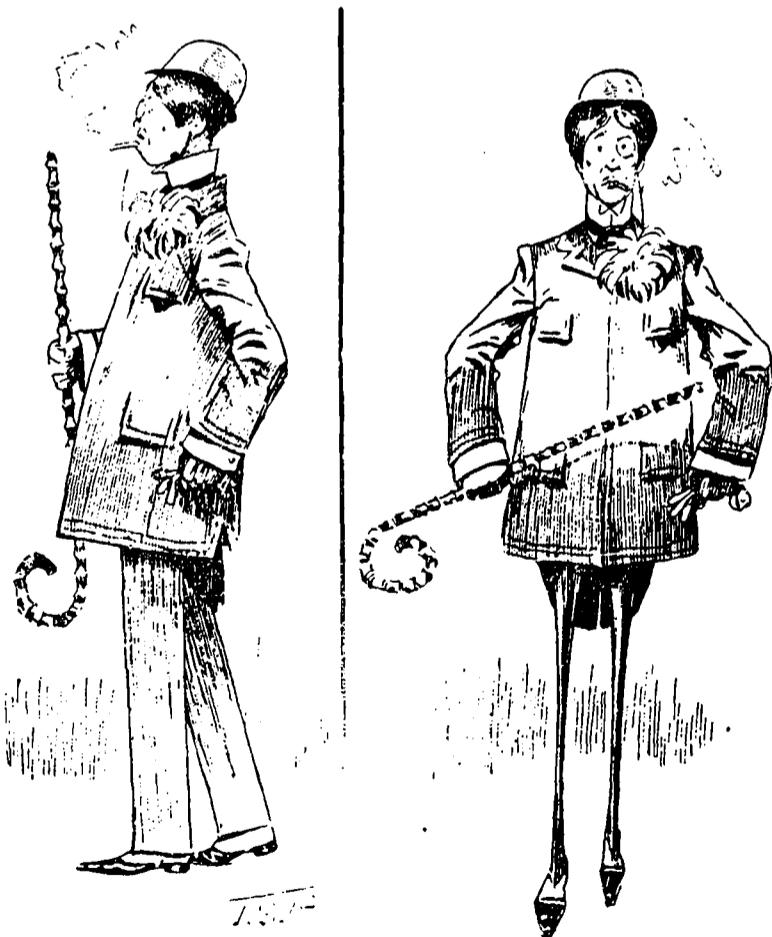
— Je rêvais à vous, dit l'amoureux. Et il lui tendit tout tremblant l'écrin traversé de chauds rayons.

Amandine sourit, et accepta le cadeau.

RIEN DE PLUS SIMPLE

Entre nègres :
Dr Ebène. — Votre enfant a l'air malade, madame Jaunissant.
Madame Jaunissant. — Oui, il a avalé un crayon de mine.
Le docteur. — Faites lui mâcher un morceau de caoutchou une demi-heure après chaque repas, pour effacer les effets de la mine.

L'ABUS DU PANTALON REPASSÉ



I
Vu comme ceci, très bien.

II
Mais pas de feu.

L'AIR DE LA CAMPAGNE ET LA SANTÉ

Les gens qui habitent les villes ont pour habitude, surtout depuis quelques années, d'aller se refaire de leurs fatigues en respirant ce qu'on nomme l'air pur de la campagne; et il est certain qu'on éprouve une impression de véritable bien-être quand on passe de l'atmosphère surchauffée des villes à l'atmosphère fraîche de la campagne, surtout quand on peut vivre au milieu de jardins pleins de fleurs. Or il est aujourd'hui bien établi que l'air de la campagne a en effet des propriétés salutaires toutes spéciales, et qu'il les doit en grande partie aux fleurs.

Il n'est personne qui n'ait senti, après une pluie d'orage, la terre exhaler une odeur toute particulière: cette odeur tient à la présence dans l'air d'une certaine quantité d'ozone. L'ozone est un gaz qui provient de l'oxygène à travers lequel on a fait passer un courant électrisé: c'est de l'oxygène électrisé, qui a l'odeur que l'on perçoit après une pluie d'orage: l'orage dégage de l'électricité qui transforme en ozone une partie de l'oxygène que contient l'air atmosphérique. La présence de l'ozone développe l'intensité de l'odeur des fleurs, et c'est pour cela qu'en parterre sent plus fort après un orage; mais, en revanche, les parfums des fleurs, en s'oxydant, c'est-à-dire en se mélangeant à l'oxygène de l'atmosphère, produisent une certaine quantité d'ozone.

C'est donc ce qui est bien établi, c'est que les fleurs forment de l'ozone. Or l'ozone est un antiputrescible, un antiseptique très énergique; il est très sain, on le préconise contre la phthisie et l'anémie. On s'est aperçu que pendant certaines épidémies il y en avait peu dans l'air, comme si c'était son absence qui eût été l'épidémie. Et comme, à la campagne, l'air contient une quantité d'ozone beaucoup plus grande qu'à la ville, cela explique comment un séjour à la campagne peut être d'un grand secours pour la santé.

PIERRE DE MÉRIEL.

LES MYSTÈRES DE L'ORGANISME HUMAIN

Un homme de Chicago offre en ce moment à la science un des phénomènes les plus curieux. Il n'éprouve le goût d'un aliment que cinq minutes après l'avoir mangé. Il prend le même temps à ressentir les effets d'une piqûre d'épingle à la jambe. Il sent une mauvaise odeur longtemps après avoir passé l'endroit nauséabond. Evidemment, un défaut d'organisme retarde chez lui la transmission de la sensation au cerveau.

Nous connaissons, cependant, un cas plus surprenant encore à Montréal. Un homme déjà âgé se réveille le matin avec le goût des quinze ou vingt verres de cognac qu'il a pris sans s'en apercevoir la veille.

COMMENT SE FONT LES AUTOGRAPHES

La manie des collections d'autographe vient de recevoir un coup fatal. Un de nos hommes politiques les plus en vue répond comme suit à la demande de sa signature et d'une mèche de ses cheveux: "Monsieur X... est désolé de ne pouvoir se rendre à la demande de monsieur Z... parce que le secrétaire qui a l'habitude de signer ses lettres est en vacances et que son nouveau domestique est chauve."

LE SAMEDI

ANTITHÈSE



Le sergent de ville.—Holla! Que faites-vous dans le cimetière?

Le tramp.—Je tâche d'y trouver à vivre.

POINTS DE VUE DIFFÉRENTS

Le curé du village de *..... entre chez un barbier adonné à la boisson, et dont la main parfois tremble à la suite d'une bamboche. Pendant l'opération, le malheureux fait une entaille à son pasteur qui devient couvert de sang.

—Vous voyez, mon enfant, lui dit doucement le curé, les tristes effets de la boisson!

—Croyez-vous, hé, M. le Curé, comme ça rend la peau tendre!

MYSTÈRE EXPLIQUÉ

Un monsieur.—Dites donc, vous, qu'est-ce que vous entendez faire à mon chien?

Le tramp.—C'est votre chien, boss! Je suis content d'avoir trouvé son maître. Il y a une heure que je tâche de le renvoyer chez lui.

Le monsieur.—Du diable si ce chien peut s'en retourner chez lui, quand vous lui avez passé une corde au cou et que vous vous l'êtes attachée autour du corps.

Le tramp.—Tiens! C'est pourtant vrai. Je m'explique à présent pourquoi il persistait à me suivre, la pauvre petite bête.

SUIVEZ LA DIRECTION

Le Recorder se trouve l'autre jour avec un voleur de poulets à juger.

—Qu'avez-vous à dire à l'accusation?

Le prisonnier, (montrant un livre de cuisine).—Voici ma justification, Votre Honneur. Lisez la recette que j'ai marquée; elle commence comme suit: "Prenez un poulet, etc." Bien sûr, si elle avait eu autre chose en vue, elle aurait dit: Achetez ou empruntez un poulet. Elle ne dit rien de tel: elle dit tout simplement: Prenez, sans dire où. J'ai pris le premier poulet venu.

SE TROMPER D'HOMME

Henri (horrifié à la vue de Kate fumant une cigarette).—Grand Dieu, te voilà à fumer!

Kate.—Ce n'est pas parce que j'aime cela; mais j'ai cru qu'en faisant de la fumée, si les voleurs étaient venus ils auraient cru qu'il y avait un homme dans la maison et se seraient sauvés.

Henri.—Eh bien! ma chère, tu as perdu ton temps. Les voleurs distinguent facilement l'odeur entre une cigarette et du tabac, et ils n'ont jamais peur d'un homme qui ne fume que la cigarette.

IL N'AVAIT PAS PENSÉ À CELA

Une jeune femme arrive furtivement en arrière de son mari et lui vole un baiser.

Le mari (un pompeux bouffi de dignité).—Madame, ce n'est pas convenable devant le monde!

La femme.—Pardonne moi, je ne savais pas que c'était toi.

LA PÊCHE A LA LIGNE

Un chapeau de paille jaune,
Dont les bords n'ont pas d'ourlet,
Au bout de sa pointe en cône,
Une plume de poulet.
Un chapeau de paille encore,
Un troisième, un autre... Ainsi
Le rivage se décore
D'un mélange peu choisi.
Pourtant, de chaque statue
Sort un grand sceptre en roseau,
Et ce peuple s'évertue
A tremper du fil dans l'eau.

EN TOURNÉE POLITIQUE

Le candidat (un vieux garçon qui n'a jamais regardé les enfants).—Le charmant bébé, madame! Moi qui adore les enfants! Quel âge a-t-il?

La mère.—Quatorze semaines aujourd'hui.

Le candidat.—Est-ce que c'est votre dernier?

QUEEN'S THEATRE

La saison théâtrale au Queen's s'est ouverte lundi dernier avec un succès dont les propriétaires ont droit d'être fiers.

Jane, une comédie légère des plus amusantes et qui a obtenu un immense succès tant en Europe qu'aux Etats Unis est la première d'une série de représentations hors ligne, que M.M. Sparrow et Jacobs nous promettent cette année.

Cette pièce, bien que d'origine française, a été très bien adaptée à la scène anglaise. C'est une peinture vive et fine de mœurs, très originale. Les situations sont amusantes au dernier point.

"Sunset," une jolie petite comédie à un acte, a été donnée au lever du rideau et les différents acteurs ont remporté un triomphe bien mérité.

Les acteurs se sont admirablement acquittés de leurs rôles respectifs, et nous engageons fortement ceux de nos lecteurs, qui n'ont pas encore vu jouer cette amusante comédie, à assister aux dernières représentations, qui auront lieu samedi après-midi et soir.

THÉÂTRE ROYAL

THE POWER OF GOLD

Telle est la pièce que l'administration du Royal a offerte à ses patrons cette semaine, et le public se porte toujours en foule à ce joli lieu d'amusement.

Le drame à Londres pour scène. L'auteur, en faisant la peinture des mœurs, a su donner à ses personnages un relief très frappant, Dickens, Thackeray et Wilkie Collins ont écrit sur les types de la grande métropole, et l'auteur de "Power of Gold," avec beaucoup de tact, a donné, d'après la version des grands maîtres, une esquisse du crime très sensationnelle.

L'auteur a eu principalement en vue les effets scéniques. Les tableaux de la misère à Londres, des contrastes de la vie journalière de la grande capitale sont vraiment superbes.

Le premier tableau représente une famille d'ouvriers anglais logée dans un grenier. Par une combinaison scénique, le spectateur voit immédiatement l'asile des Enfants Trouvés, situé sur la ruelle Saint-Hilda, à côté de la somptueuse demeure d'un noble anglais et d'une pauvre mesure où règne la misère. Puis la rue Whitechapel est offerte à la vue. Viennent ensuite le canal du Régent, près la jetée Victoria, et d'autres tableaux d'un réalisme saisissant.

La compagnie qui l'interprète est de premier mérite. Tous les acteurs ont été engagés par M. Walter Sandford lui-même.

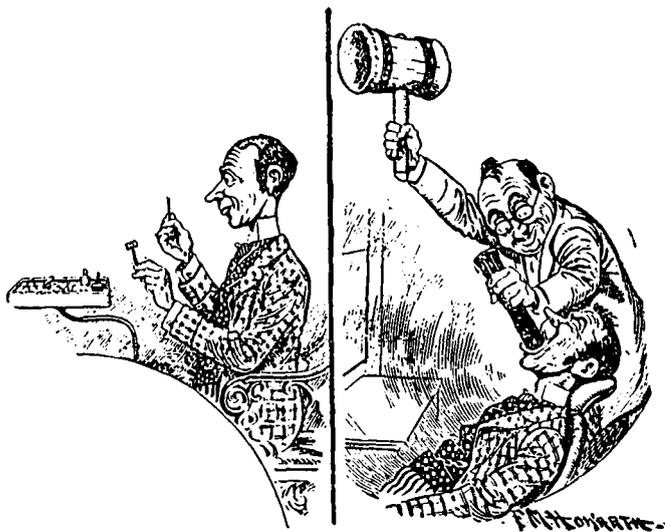
Dernières représentations samedi, après midi et soir.

La semaine prochaine "Fabio Romain" pour la première fois à Montréal.

CLARETS PURS ET A BON MARCHÉ

Demandez à votre épiciers pour les Clarets de la Compagnie des Vins de Bordeaux garantis purs, et vendus à \$3.00 et \$4.00 la caisse de 12 grosses bouteilles. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

L'APPARENCE ET LA RÉALITÉ



I
Après tout, c'est si gentil ces instruments du dentiste!

II
Cependant, dans la vie réelle, c'est à ceci qu'ils ressemblent.

MONTS ET MERVEILLES

Solange n'est pas un bien joli nom. Enfin, c'était fort heureux qu'elle s'appelât Solange ; car ainsi, sa fête tombait le 10 mai, au printemps, le plus beau moment de l'année, et on pouvait faire une promenade à la campagne.

Solange, ou, pour parler plus respectueusement, Mme Solange, était maîtresse de pension. Elle était juste, mais bien sévère ; bonne au fond, mais quels yeux terribles elle avait ! et comme on ne voyait pas le "fond" et qu'on était tenu sous le regard de ces yeux terribles, les élèves tremblaient souvent.

Eh bien ! le jour de sa fête, elle était transformée. Elle était gaie, pleine d'entrain, aimable, et ses yeux prenaient une expression très douce.

Les petites filles savaient bien que ce phénomène se produirait ; mais c'était moins pour le constater que pour jouir d'une bonne journée de congé qu'elles attendaient le 10 mai avec impatience.

Le programme de la fête était tracé à l'avance : une partie à la campagne. De mémoire d'élève, le soleil s'était toujours levé splendide le jour de la Sainte-Solange ; cette année-là, il ne faussa pas davantage compagnie, et ses premiers rayons, s'infiltrant à travers les persiennes, allèrent réveiller au fond du dortoir les fillettes endormies.

Les yeux bruns ou bleus s'ouvrirent, à demi d'abord, gros encore de sommeil, puis tout grands, comme pour recevoir en plein ce beau soleil dont chaque rayon semblait chanter : c'est la Sainte-Solange ! c'est la Sainte-Solange !

Ils ne chantaient pas du tout, les rayons, et le soleil aurait fort à faire s'il lui fallait s'associer aux sentiments multiples des hommes... et des petites filles. Ce qui chantait, c'était ce petit grillon d'exubérance et de joie qui se cache dans le cœur des enfants pour leur murmurer une incessante mélodie.

Faisant suite au dortoir, il y avait une chambre, dont la porte vitrée permettait à la sous-maîtresse de surveiller les élèves. La sous-maîtresse aussi avait souri au beau soleil, et son petit grillon lui avait parlé. Car la sous-maîtresse avait vingt ans, et à vingt ans, on a encore son grillon, grillon d'enthousiasme, de poésie...

Certes, la vie de Mlle Yvonne n'était pas enviable. Sa mission quotidienne était d'étouffer sa jeunesse sous le poids de la

raison, de se faire vieille, pour paraître sérieuse aux yeux de ses élèves ; de punir, quand elle aurait voulu caresser, et de comprimer l'éclat de rire que lui faisait monter aux lèvres une folle étourderie de pensionnaire, pour laquelle il lui fallait gronder.

Mais aujourd'hui, c'était la Sainte-Solange ; pas de classe, pas d'études ; au lieu de ces promenades monotones des congés ordinaires, une journée à la campagne, et, pour comble de joie, Mme Solange, ayant donné comme but à la promenade des grandes un point assez éloigné, avait confié à Mlle Yvonne les petites externes qu'elle devait conduire à un bois assez proche de la ville. Elle serait libre, et quand elle aurait organisé les jeux, elle pourrait penser, elle pourrait rêver.

A neuf heures, les grandes partirent sous la conduite de Mme Solange, et deux heures plus tard, Mlle Yvonne, ayant réuni son bataillon enfantin, prit la route de la campagne.

Tous les yeux étaient brillants, les petits visages animés.

"Qu'est ce que nous ferons ?" demandaient curieusement les petites.

Et Mlle Yvonne, qui n'avait pas la consigne de leur dire : Soyez sages, il faut être raisonnables, leur répondit, de son air radieux :

"Nous ferons tout ce que nous voudrons ; je vous assure que vous vous amuserez, vous verrez. Je vous promets monts et merveilles."

Une petite brunette aux yeux bleus regarda Mlle Yvonne, et ouvrit la bouche comme pour poser une question ; mais la jeune fille détournait justement la tête, et la petite Jane, soit timidité, soit discrétion, ne l'interrogea pas, et continua à trotter en silence dans le groupe joyeux qui babillait à l'envi.

Voilà le bois. Dans ce rond point, on sera parfaitement pour goûter. Il y a des bancs où l'on pourra s'asseoir si la fatigue se fait sentir. Mais la fatigue est loin. Viendra-t-elle seulement ? et l'on commence une partie de cache-cache, puis l'on fait une partie de balles. Ensuite, on joue à la poupée ; à tant de jeux sans nom que savent inventer les enfants, et l'on se pâme devant les drôleries des deux petits minets que Laura a apportés au fond d'un panier, pour leur faire prendre l'air, et pour qu'ils aient une bonne part à la fête de la maîtresse.

Jane s'associe un peu à tous les jeux ; mais si Mlle Yvonne n'était pas distraite par ses propres pensées, si elle ne jouissait pas pour elle toute seule de cette solitude qu'elle s'est créée au milieu

des rires des enfants, elle verrait que Jane ne s'amuse pas complètement ; qu'à cache-cache, elle est toujours prise, par la raison qu'au lieu de songer à regagner le but, elle s'attarde à regarder à droite et à gauche, comme si elle attendait quelque chose. Elle remarquerait qu'elle n'accorde aucune attention aux petits chats, et que ses yeux fouillent tous les taillis, comme si elle cherchait quelqu'un.

Qui attendait elle ? Que cherchait elle ?

Le soleil baisse rapidement. Il est temps de partir. Mlle Yvonne appelle les enfants.

"Déjà !"

Jane est la seule à n'avoir pas poussé cette exclamation. Elle ne peut pas parler. Ses lèvres tremblent.

"Elle pleure", dit une des fillettes.

Mlle Yvonne la regarde.

"Qu'avez vous petite, seriez-vous tombée ? vous êtes-vous fait mal ?"

Elle fait signe que non, et comme, toute inquiète, Mlle Yvonne la presse de s'expliquer, elle demande, d'une voix entrecoupée par les sanglots :

"C'est donc fini ?"

—La Sainte-Solange ? oui, c'est fini jusqu'à l'année prochaine.

—Mais, je n'ai pas vu.

—Quoi donc ?

—Ce que vous nous aviez promis : *Monts et Merveilles*."

Il n'y avait que du chagrin au fond des yeux qui l'interrogeaient, et cependant Mlle Yvonne y crut lire un reproche, pour n'avoir pas tenu toutes ses promesses.

Elle s'assit sur le banc, prit Jane sur ses genoux, et tandis que les petites filles faisaient cercle autour d'elle, elle lui expliqua que par *Monts et merveilles*, elle n'avait pas voulu entendre autre chose que les jeux et les bonnes parties qu'elles avaient faites.

Puis, quand la petite fut un peu consolée, elle appliqua ses lèvres sur les joues pâlies, où les larmes de la désillusion venaient de creuser leur premier sillon.

Quand Jane rentra chez elle, à la question de sa mère : "T'es-tu bien amusée ?" elle répondit : "Presque bien."

Cette expression était juste. L'enfant avait inconsciemment trouvé le mot sur lequel se tiennent en équilibre tous les sentiments humains.

On n'est jamais que *presque* heureux, *presque* satisfait, on ne s'est jamais que *presque* amusé ; mais s'il manque toujours quelque chose à notre bonheur, cela ne tient-il pas à ce que, nous aussi, nous attendons trop *Monts et merveilles*.

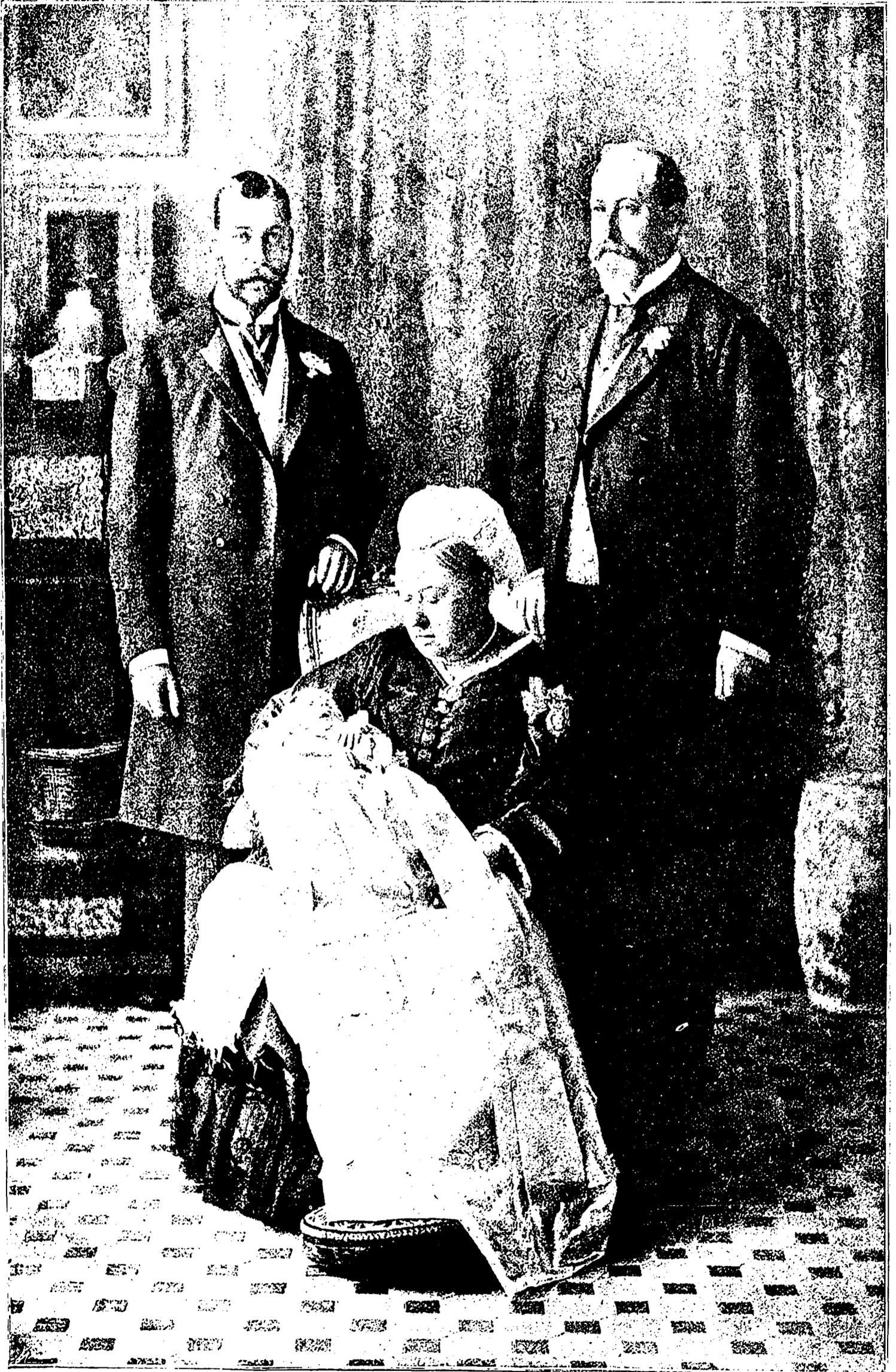
Essayez les Clarets de la Compagnie des Vins de Bordeaux à \$3.00 et \$1.00 la caisse. 30 rue Hôpital. Téléphone 1324.

LA GRANDE NATURE



Le poisson.—Ah ! ça ! Vas-tu te décider à me tirer de là ?

QUATRE GÉNÉRATIONS SUR LE TRÔNE



LA REINE, LE PRINCE DE GALLES, SON FILS LE DUC D'YORK ET SON PETIT-FILS.

QUATRE GÉNÉRATIONS ROYALES



L'ARRIÈRE GRAND'MÈRE, LA GRAND'MÈRE, LA MÈRE ET LE BÉBÉ.

LA FOUINE

Mathurin sortait de son écurie sans se presser, quand il reçut dans la poitrine un choc inattendu, en même temps quatre jeunes gens l'étouffaient presque et deux voix joyeuses (une dans chaque oreille) criaient :

« Bonjour, père Mathurin ! »

La Césarine accourut au bruit.

« Hé ! là !... ce sont mes nourrissons ! sont-ils grands et beaux !... »

— Et forts ! » ajouta Mathurin avec un gros rire.

Les nourrissons avaient pour tuteur un vieil oncle savant qui ne comprenait pas qu'on pût vivre hors de Paris ; en conséquence il y gardait Octave toute l'année, et Cornélie qu'il faisait élever dans un pensionnat, y passait ses vacances ; les seuls plaisirs de ces vacances peu ordinaires étaient la visite des églises et des musées, on y avait joint aux derniers congés une promenade dans le grand égout collecteur et une excursion aux réservoirs de la ville ; à la prochaine sortie de la fillette, si les notes étaient bonnes, on verrait les catacombes !

Pour changer quelque chose aux projets de l'oncle, il avait fallu une circonstance bien importante, car le cher monsieur (Placide de son prénom) ne variait pas sans motif : une découverte du plus haut intérêt venait d'être faite en Normandie ; dans une grotte de la côte on avait trouvé un squelette peut-être gaulois ? peut-être romain ? peut-être franc ? un fragment informe (fer ou bronze ?) et un anneau de cuivre vert-de-grisé... et M. Placide était parti traînant après lui ses pupilles, qu'il avait laissés en passant à Tacoignières ; quand reviendrait-il les chercher ? il l'ignorait lui-même, soit-on jamais jusqu'où la science peut entraîner ?... Les enfants faisaient des vœux pour que toute la côte de Calais à Biarritz fût jonchée de squelettes et que leur oncle eût le plaisir de les découvrir tous les uns après les autres à raison de trois ou quatre par an.

Depuis plus d'un mois ils jouissaient de tous les plaisirs des champs, grimant dans les pomiers pour croquer les pommes, retournant les regains par distraction, courant tout le jour avec le chien Pataud, et rapportant le soir à la ferme un appétit de villageois. Ils avaient contracté l'habitude de se reposer à l'heure du goûter sur la rive d'un petit étang bien ombragé par les arbres du bois qui le bordaient de deux côtés. Le canardier, gentille cabane couverte en chaume, baignait son pied dans l'eau tranquille et ses habitants, apprivoisés par les enfants, venaient manger à la main.

C'était le trente-septième jour, à quatre heures : « Tu sais, dit Octave, que la fouine a mangé encore deux pigeons chez le voisin ; le père Mathurin a relevé les empreintes de la bête près d'ici, et ce soir il doit remporter ses canards à la ferme, ils ne seraient plus en sûreté dans leur cabane. »

— Ah !...

— S'il était possible d'attaquer la fouine, sa fourrure te ferait un joli manchon... qu'en dis-tu ?

— Le polage est beau ?

— Mais oui... je crois.

— A quoi ressemble une fouine ?

Octave était plus fort en archéologie qu'en histoire naturelle ; il réfléchit une seconde et répondit :

« Je ne sais pas ! »

Quelques instants après, tous deux rentraient à la ferme et se séparaient. Ils ne se revirent qu'au souper et personne ne parla de la fouine. A trois heures du matin (toute la maisonnée dormait ou feignait de dormir), Octave sortit du cabinet noir qu'il occupait et traversa la chambre de sa sœur à pas de loup, ses souliers d'une main, un gourdin et un sac de toile de l'autre, l'air inquiet. Pendant qu'il s'acheminait à tâtons vers la porte de la salle au travers des bancs et des tables, Cornélie se glissa tout habillée en bas de son lit, ouvrit doucement la fenêtre et sauta dehors. Quand Octave installa son poste de combat, elle était déjà assise commodément au milieu de la tête feuillue d'un saule, et ses batteries étaient dressées.

Elle voulait attendre au moins une demi-heure avant d'agir.

La vieille chouette jetait de temps à autre son cri plaintif. Pataud, enchaîné au tonneau qui lui servait de niche, se mit à hurler, et c'était quelque chose d'effrayant que ces lamentations d'oiseau et de quadrupède dans cette nuit calme, avec les grandes ombres des nuages qui allaient lentement découvrant parfois le croissant pâle de la lune. Une rosée abondante montait comme une brume fraîche et emperlait les arbres de fines gouttelettes qui tombaient dans l'étang comme des larmes de petites fées malheureuses, avec un bruit léger et monotone ; une espèce d'angoisse faite de solitude, de curiosité et... de sommeil inassouvi, montait avec le brouillard, étreignant le cœur douloureusement et de temps à autre on tournait la tête très vite, ayant presque peur de ces ombres bizarres qui rappelaient les vieux contes de la nourrice. Cela n'amusa plus Cornélie, cette farce qu'elle comptait faire à son frère ; elle ne se sentait plus le courage d'essayer un mouvement, il lui semblait que ce mouvement, devait amener quelque chose d'horrible, et, d'avance, ses cheveux se dressaient sur sa tête...

Mais déjà Octave, qui ne semblait pas non plus très satisfait de son allât, faisait un pas vers la maison. Il allait donc la laisser seule ? cela lui rendit sa présence d'esprit, elle tira la ficelle dont elle tenait l'extrémité, l'herbe remua, et Octave aperçut soudain une bête informe qui s'agitait par petites saccades ; il s'arrêta, affermit son gourdin, les yeux ronds, les lèvres serrées, enchanté et tremblant... Cornélie n'avait plus du tout peur, elle continuait à tirer la ficelle, et la bête marchait, marchait, comme une bête naturelle ; elle n'était plus qu'à trois ou quatre pas d'Octave, qui l'attendait bravement... tout à coup elle fit un brusque sursaut, poussa un effroyable cri de fureur et se jeta brusquement dans l'étang, avec un grand « flouc » !...

Avant que la bête eût plongé, le chasseur était en déroute, poursuivi par l'écho du bois et de la colline ; il fuyait à grandes enjambées, sans souci de son gourdin et de son sac... Une voix moqueuse l'arrêta dans sa course :

« Ramasse tes armes, Démosthène ! chasseur ! tu oublies ton carnier ! »

Il revint sur ses pas, riant lui-même, on repêcha la bête ; c'était la peau du onzième lapin de choux que la prodigue Césarine avait sacrifié aux exigences de leurs estomacs délicats. Après avoir coupé les longues oreilles de cette peau de lapin, Cornélie l'avait bourrée de foin et de pierres, et, solidement cousue, elle avait bien joué son rôle. Les enfants se préparaient à la rapporter en triomphe ; un grattement d'ongles sur l'écorce d'un saule appela leur attention : c'était la fouine, la vraie fouine voleuse de pigeons ; elle montrait son nez par la fente d'un saule creux. Quel cri de joie !

« A nous deux, nous la tenons ! »

La fente était étroite et unique. Octave, aidé de sa sœur, y plaça le sac, mit un genou sur chaque coin et tint fortement les bords appliqués au tronc ; il était prêt aux élans de la bête qui se débattait probablement d'une manière furieuse, quand elle se sentirait prisonnière dans le sac et incapable de rentrer à reculons dans son trou ; avec le gourdin, Cornélie devait cogner fortement sur le tronc du saule pour effrayer la fouine et se porter aussitôt au secours de son frère. Toutes les dispositions ainsi arrêtées, il était impossible que la bête pût s'échapper, et vraiment c'était une compensation bien due à leurs angoisses passées.

« Tiens ferme ! dit Cornélie. »

— Va ! »

Elle frappa à tour de bras et... « flouc » ! comme le lapin empaillé, Octave fit le plongeon dans l'étang. C'était bien un peu vaseux, mais pas profond, et la pirouette avait été si prompte et si drôle, que Cornélie riait aux larmes en aidant son frère à sortir de l'eau ; il rentra à la ferme en habits verts. Césarine jeta les hauts cris et lui administra un bol de tilleul bien chaud (à la campagne l'eau a généralement la réputation d'être malsaine).

Le lendemain l'oncle arriva, enchanté de son voyage :

« Ces savants de là-bas ? tous des ânes !... leur prétendue découverte n'en était pas une ; après

moins de trois semaines de laborieuses recherches, il leur avait donné la preuve claire comme le jour : 1o. Que le squelette était celui d'un vieux mendiant idiot, mort depuis quarante-cinq ans ; 2o. Les débris de métal inconnu, un morceau de marmite de fonte (de fonte tournée et non étamée) ; 3o. Que la bague de cuivre était un petit anneau de rideau. »

Mais dans les environs gisaient des trésors d'archéologie, et l'oncle se promettait de les examiner à loisir l'année suivante, après l'achèvement du grand travail qui le passionnait depuis cinq ans. Octave et Cornélie échangèrent un signe d'intelligence, et ce signe voulait dire :

« L'année prochaine, nous ne la manquerons pas !... »

OLIVIER BACELLE.

UNE PINCÉE DE CONSEILS

Moyen de préserver les chevaux des mouches et taons.—Asperger les chevaux avec de l'eau contenant en solution de l'acide phénique impur (ou en suspension).

Le cocher a une bouteille contenant le mélange dans le coffre de la voiture, et de temps à autre, avec une éponge, il en asperge les chevaux, après avoir secoué la bouteille.

On recommande aussi la décoction de quassia amara pour éloigner le taon des chevaux.

Recette contre...—Ne vous froissez pas, cher lecteur, ni vous surtout, charmante lectrice, recette contre la mauvaise haleine :

Café en poudre, 5 onces ; charbon végétal porphyrisé, 1½ once ; sucre, 1½ once ; vanille, 1/5 once ; mucilage de gomme, quantité suffisante pour amalgamer le mélange.

Faites des pastilles de 23 grains chacune, à prendre à la dose de six à huit par jour.

Une recette infailible pour détruire les punaises.—Faire infuser pendant dix minutes dans de l'eau chaude des feuilles d'absinthe, puis badigeonner avec cette eau, et au moyen d'un pinceau, les lits, boiseries et parois habités par ces insectes dégoûtants. L'effet sera presque immédiat.

Cousins et moustiques.—Les cousins sont surtout à craindre pendant le sommeil. On les éloigne en attachant une branche de lavande à la tête de son lit ; on recommande aussi les moyens suivants : 1o. L'umée obtenue en brûlant du pyrèthre ou une poudre identique, dans une soucoupe en un petit cône ; 2o. Placer un morceau de viande dans un coin de la chambre ; tous les moustiques s'y réunissent.

Moyen d'arrêter la douleur dans les cas de brûlure.—Pour arrêter la douleur presque instantanément dans les cas de brûlure étendue et superficielle, il suffit de faire couler sur la partie malade, lentement et sans interruption, le contenu d'un siphon d'eau de Seltz. On a essayé de remplacer le siphon par un filet d'eau froide simple ; la douleur, calmée par l'eau de Seltz, reparut sous l'eau froide, et fut de nouveau calmée quand l'eau de Seltz fut de nouveau employée.

Moyen d'éloigner les fourmis.—Autour de l'endroit où se trouvent les fourmis, éparpillez des feuilles de noyer ; en peu de temps, vous ne verrez plus aucune trace de ces insectes.

Les fourmis éprouvent une telle répulsion pour les feuilles de noyer qu'elles abandonneront même leur fourmilière si on entasse de ces feuilles à proximité.

Pour empêcher les éboulis.—On sème dans la côte la graine de Pavot rouge royal. Cette plante pousse de telles racines qu'elle arrête tout ébouli. Cette méthode est précieuse pour les remblais de chemin de fer.

Contre le mal de dents.—Extrait alcoolique sec d'opium, 1 partie ; Camphre, 1 partie ; Baume du Péron, 1 partie ; Mastic, 2 parties ; Chloroforme, 20 parties ; On imbibe la ouate de cette solution et l'en met dans la dent.

COSTUMES DES GAULOIS

La parure a précédé le vêtement.

Sous toutes les latitudes, l'homme s'est peint le corps et le visage avec le suc des plantes, il a orné sa chevelure de plumes et de bouquets de feuilles avant de songer à se vêtir. L'usage du collier et des bracelets est même venu avant la couverture de peau de bête, car assouplir la peau demande une certaine industrie ; il est plus facile de ramasser des coquillages et de les enfiler dans une liane ou un jonc, de tailler de petits os avec des éclats de silex. On retrouve dans les cavernes et parmi les rochers, premiers abris des races humaines, ces bijoux qui ont fait l'orgueil et la joie de nos pères.

Après des siècles peut-être, l'homme sait enfin préparer la peau. Il l'attache sur ses épaules avec des épines, et se fait de nouveaux colliers et d'autres ornements de tête avec des dents de chien, d'ours, de sanglier, avec des rondelles taillées dans la pierre tendre.

Telle est l'histoire primitive du costume chez tous les peuples de la terre.

L'art de filer la laine, de tisser des étoffes, fut trouvé en Orient dès la plus haute antiquité.

On suppose la migration de peuples d'Asie et leur établissement en Europe : ils apportaient une religion, des lois, des us et coutumes moins barbares que les nôtres, leurs étoffes grossières, l'habitude de se couvrir le corps.

Vers quelle époque ? Nul ne le sait.

Au temps de Sésostri, l'Égypte, dans ses peintures, représentait les peuples de l'Occident par un personnage, le tamhou, tatoué en bleu mais vêtu d'un manteau de laine.

Dès ce temps-là, nos aïeux gaulois auraient tissé ?

Quand s'établirent des rapports moins difficiles, moins rares, avec l'Orient, la civilisation fit naturellement des progrès chez nous.

Nous nous en tenons au costume.

Les Romains trouvèrent les Gaulois portant les braies, la saie, les galoches, des ornements de métal. On connaissait de longue date, en Italie, la torque pesante qui ornait le cou du brenn et de ses guerriers. Manlius Torquatus l'a rendue à jamais fameuse. Une torque conquise sur le champ de bataille devenait un trophée de gloire pour le légionnaire. La torque, à Rome, symbolisait la Gaule. La Gaule, définitivement soumise, envoya à l'empereur Auguste une riche torque d'or.

Braies, saie, tunique étroite ou gilet long, bardocucullus, composaient donc, avant l'ère chrétienne, le costume national de nos pères.

Il faut ajouter, pour les élégants, la caracalle, ce gilet serré, cette tunique collante qui s'était peu à peu allongée jusqu'à devenir une sorte de redingote sans collet ni boutons ; et la cérampoline, courte veste à manches, teinte en rouge, car les Gaulois aimaient les couleurs éclatantes et variées ; ils bariolaient leur saie de dessins charmants, disques et anneaux, losanges et feuilles de fougère. Fort habiles, avec le temps, dans l'art de la teinture et du tissage, ils reproduisaient sur leurs étoffes les mille et mille fantaisies qu'ils avaient peintes autrefois sur leurs propres corps.

Inutile de dire que les pauvres remplaçaient la saie aux teintes variées par la peau de bête fauve, la peau de mouton, ou une couverture grossière appelée lenu ou chlaine.

La saie consistait en un manteau à deux pièces qui se rattachaient sous le menton par une agrafe. Il y avait la saie avec manches et la saie sans manches. La saie est devenue, avec des modifications, la blouse de nos paysans.

Le bardocucullus, petit manteau, pèlerine à capuchon, n'a jamais, non plus, entièrement quitté la vieille terre gauloise. Il a été le chaperon des bourgeois au moyen âge ; il est aujourd'hui le couvre-chef des moines et des clercs.

Le nom de braies désigne le vêtement qui couvrait le corps de la ceinture aux genoux, le haut-de-chausses. Les hommes du Sud portaient les braies fort amples, à plis multipliés ; ceux du Nord, étroites, presque collantes.

Les druides avaient un costume particulier, tout au moins pour les cérémonies religieuses : la longue tunique de laine blanche ornée de bandes

de pourpre ou brodée d'or, et un manteau de lin d'une extrême finesse et d'une blancheur éblouissante.

Pour la guerre, l'habillement gaulois changeait peu ; les armes, les bracelets et colliers formaient presque tout l'attirail militaire. Quelques savants ont attribué à nos pères l'invention des cottes de mailles. Ce n'est pas probable : la chose n'allait ni à leur ardeur, ni à leur courage, ni au souverain mépris qu'ils professaient pour la mort. On a retrouvé dans les sépultures des hausse-cols et de larges ceinturons, plaques minces de métal estampé, qui semblent avoir moins servi à la défense qu'à la parure. Il en est de même des casques légers dont quelques-uns, les chefs sans doute, se couvraient la tête. Les cercles qui retenaient les cheveux pendant l'action, sont d'ailleurs beaucoup plus nombreux que les casques.

Les femmes portaient une tunique qui découvrait le plus souvent les épaules, mais qui tombait jusqu'aux pieds. Une pièce d'étoffe attachée aux hanches descendait sur la robe en forme de tablier. La saie, ou un long et ample mantelet cachant les bras et les mains, s'ajustait au costume au sortir de la maison. La longueur plus grande du vêtement, la finesse de l'étoffe, les couleurs bleues et rouges, la richesse des dessins et des ornements, les colliers et les bracelets, les épingles d'ambre et de corail pour les cheveux, le fard, distinguait la riche Gauloise. Sa coiffure consistait en un petit morceau d'étoffe coupé en carré, ou en un voile à demi relevé sur le front.

La femme pauvre allait tête nue. Elle allait aussi, mais plus rarement, pieds nus. Avant les Romains existaient dans toute la Gaule, les galoches, les galloques, chaussure nationale, indigène, comme le dit son nom, souliers de cuir à semelles épaisses de bois ou de liège, et médiocrement élevés de l'empeigne. Gaulois et Gauloises portaient les galoches.

Les historiens ont consacré le soin excessif des Gaulois pour leur toilette et leur extrême propreté. Les enfants étaient fréquemment plongés dans l'eau froide, et ces immersions restaient une habitude pour toute la vie ; hommes et femmes se lavaient le visage, plusieurs fois le jour, avec de l'écume de bière.

Quant à la chevelure, marque et symbole, chez nos pères gaulois, de la dignité humaine, elle était l'objet d'une sorte de culte ; on la laissait croître, on l'entretenait avec amour. "Point d'ornements comparables alors à des cheveux blonds : en s'arrosant la tête avec de l'eau de chaux, ou en l'enduisant d'une pâte composée de cendre de hêtre, de graisse de chèvre et de suc de diverses plantes, tous obtenaient ces cheveux rouges. Cheveux terribles, dont la couleur approchait celle du sang..."

Les hommes portaient des cheveux ou flottants dans toute leur longueur, ou liés en touffe au sommet de la tête. Les femmes les séparaient sur le front et les relevaient en tresses sous le long voile ou la petite coiffe carrée.

Jules César, maître des Gaules, proscrivit les cheveux longs. Nos pères obéirent en frémissant. Ils perdaient leur chevelure : ils avaient bien perdu leur indépendance !

Mme BARBÉ.

NOS ÉPINGLES

Personne n'ignore que l'Angleterre fabrique presque à elle seule le nombre infini des épingles dont nous nous servons tous les jours. La plus grande manufacture se trouve à Birmingham, elle produit 35 millions d'épingles par jour ; quelques autres manufactures en fournissent de 15 à 18 millions, toujours par jour. La France, qui vient en seconde ligne avec Laigle, Rugles et leurs environs, produit à peu près 19 millions par jour ; l'Allemagne ne produit guère plus d'une dizaine de millions, ce qui fait un total d'environ 84 millions d'épingles par jour.

Il n'y a presque pas d'objet de toilette d'un usage aussi général, d'un prix aussi modique qu'une épingle ; on y attache peu d'importance et on ne se soucie guère de la ramasser. Les Anglais ont cependant un bien joli proverbe pour encourager à ne pas négliger ce petit objet :

All the day you'll have good luck !
" See a pin and take it up.

" Quand tu vois une épingle, ramasse-la, cela te portera bonheur pour toute la journée."

On est devenu aussi d'attribuer un esprit d'ordre et d'économie à celui qui ne dédaigne pas de ramasser une épingle, et l'on attribua volontiers le commencement de la fortune du grand banquier Laffitte à une anecdote qui s'y rapporte.

Ce jeune homme était allé se présenter dans une maison de banque pour demander un emploi, mais le chef l'avait congédié en lui disant qu'il n'avait pas de place pour lui. Regrettant cependant ce refus qui s'adressait à un jeune homme d'une physionomie intelligente et modeste, il s'était approché de la fenêtre et il aperçut Laffitte qui traversait lentement la cour de son hôtel, puis s'arrêta tout à coup et sembla ramasser quelque chose. Intrigué de ce que cela pouvait bien être, il lui fit signe de remonter et lui demanda pourquoi il s'était baissé.

Laffitte lui montra une épingle, ajoutant qu'il était si pauvre, qu'il ne devait pas négliger de ramasser le moindre objet qui pouvait lui être utile. Le banquier comprit sur-le-champ qu'un employé d'une modestie et d'une honnêteté pareilles pourrait lui être très précieux ; il lui donna une place dans sa maison et l'aïda de toute sa protection pour qu'il pût s'affranchir de sa pauvreté et devenir lui-même, par la suite, un des banquiers les plus riches et les plus honorés de Paris.

En estimant le nombre total des habitants de l'Europe à 240 millions, il suffit qu'un tiers de ce nombre perde une épingle par jour pour arriver à la consommation de ces 84 millions d'épingles qui se fabriquent dans une journée. Cette perte représente une valeur de \$5.000, chiffre qui n'est pas à dédaigner comme perte pour les uns, ni comme bénéfice pour les autres.

L'épingle était inconnue aux anciens. Pour attacher leurs vêtements ils se servaient surtout de cordes, et quand ils ne pouvaient ni nouer ni coudre, ils employaient de petites pointes en bois qu'on retrouve encore ça et là, dans les momies d'Égypte, par exemple. C'est au seizième siècle, sous le règne de Marie la-Catholique, fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon, que fut inventée l'épingle actuelle, qui a, naturellement, subi de grands perfectionnements depuis cette époque.

En France on procède encore, pour sa fabrication, d'après l'ancien système de la division du travail, en faisant exécuter par des ouvriers différents chaque opération de la confection d'une épingle, et l'on compte ainsi quatorze opérations successives depuis le dressage du fil, l'empointage, le découpage, etc., jusqu'à l'étamage, le polissage et le boutage (mise en papier). Dans les autres pays, on se sert pour tout ce travail de machines admirablement perfectionnées qui font à elles seules toute la besogne. Non contentes de dresser et de couper le mince fil d'acier ou de laiton étamé qu'on leur fournit, elles l'appointent et le polissent, elles lui impriment la tête, l'assortissent et même arrivent à piquer l'épingle achevée dans le pli de papier dans lequel on la vend quelquefois.

En voyant manœuvrer ces machines puissantes pour la confection d'un objet si infiniment petit, on serait tenté de croire qu'elles sont douées d'intelligence et de vie, ce qui est cependant l'unique privilège de l'homme qui les invente et qui les fait travailler.

H. HEINECKE.

ENCORE UN MOT DE TROP

Une veuve âgée mais encore coquette.—Ceci, Baron, est mon portrait quand j'étais fille.

Le Baron.—Superbe ; il a dû être fait par un des vieux maîtres.

La Compagnie des Vins de Bordeaux embouteille 150 douzaines par jour. Ces vins garantis purs et vendus à \$3.00 et \$4.00 la caisse valent les vins de \$6.00 et \$8.00, bien souvent vendus sur l'étiquette. 30 rue Hôpital. Téléphone 1394.

PREMIER CHAGRIN

Lise a sept ans. C'est une charmante petite blonde, la plus jeune d'une famille de six enfants, garçons et filles, tous bruyants, de belle humeur et de bonne santé. Lise, au contraire, est douce et timide, un peu frêle, l'enfant chérie de ses parents et souvent, hélas ! le souffre-douleur des grands frères. Cependant on n'a pas le cœur de la tourmenter bien longtemps, tant elle est crédule et facilement attendrie.

C'est dans une grande ferme normande qu'habitent Lise et sa famille. Tout y est activité, prospérité, travail. Les écuries sont pleines du plus beau bétail, et après les fenaisons et les moissons, les granges regorgent. Dans la grande cuisine claire, la ménagère va et vient, empressée à servir chacun et à maintenir partout la propreté la plus minutieuse.

Lise, la petite Lise, se sent un peu perdue dans l'agitation de la ferme. Les grandes bêtes à cornes l'inquiètent et les gros chiens de garde lui semblent de bien redoutables personnages. Aussi n'aime-t-elle guère à s'aventurer seule aux abords des étables. Elle préfère le jardin ou les grands prés dont l'herbe haute la cache tout entière.

Mais ce qui lui plaît le mieux encore, c'est d'aller avec Paul, le plus jeune et le moins turbulent de ses frères, le long de la rivière. Les deux enfants y ont un coin favori entre deux saules, d'où l'on voit les grandes barques descendre vers la mer, halées lentement par les chevaux qui avancent sur la rive opposée. Quelquefois, le conducteur d'un bateau crie aux enfants : " Hé, salut, les mioches ! " Et les mioches se sentent très fiers d'avoir été remarqués par un homme qui s'en va si loin.

Un jour que Lise longeait la rivière, tandis que Paul la suivait à quelque distance, elle s'arrêta tout à coup en se penchant sur la haute berge, qui du sentier, descendait en pente rapide jusqu'à la rivière.

" Paul ! Paul ! cria-t-elle, viens vite ! et comme Paul accourait à l'appel de sa sœur : Regarde, dit-elle, ce pauvre petit chien."

En effet, un tout petit chien, un nouveau-né, cramponné à une touffe d'herbe qui plongeait à moitié dans l'eau, s'épuisait en efforts désespérés pour gagner la terre ferme. Sans doute, il faisait partie d'une nichée qu'on était venu noyer près de là, ou peut-être était-il tombé d'une barque qui venait de passer. Quoi qu'il en soit, il avait pu s'approcher de la rive ; mais ce n'était pas encore le salut. S'il n'était secouru, le courant allait lui faire bacher prise et l'entraîner.

Lise, très agitée, s'efforçait de l'encourager de la voix et du geste, tout en cherchant à persuader à son frère qu'il fallait sauver la pauvre petite bête.

" Attends, dit Paul, très calme, j'ai une idée... et une ficelle aussi." En effet, il sortit de sa poche une corde, assez faible, qu'il attachait au tronc d'un saule et qu'il se passa autour de la taille, puis, il prit la main de Lise qui, ainsi soutenue, descendit lentement jusqu'à la rivière. C'était un sauvetage périlleux et qui faisait commettre aux deux enfants une grave désobéissance ; car on leur avait souvent défendu de s'approcher de l'eau. Mais, dans le feu de l'action, ils oublièrent cette circonstance secondaire.

" Une, deux, trois ! " fit Paul. Lise, qui s'était baissée, saisit le petit chien par les pattes de devant, le mit dans son tablier et se relève. Paul s'arrête ferme sur ses petites jambes solides et, d'un bon coup de poignet, ramène sa sœur jusqu'à lui. Mais à ce moment critique, craac... la corde se casse. Lise pousse un cri de terreur, auquel répond un gémissement du petit chien. Paul, par bon heur, est un garçon avisé. Il a eu le temps de saisir une racine que sa main rencontre par hasard, et les voilà sauvés. Mais les deux enfants sont tout tremblants en se retrouvant sur terre ferme après leur escapade, et Paul s'essuie le front, en faisant " Ouf ! " Après quoi ils se demandent ce qu'ils vont faire de leur trouvaille.

Lise regarde le petit chien d'un air attendri, mais Paul hausse les épaules et le déclare horriblement laid. Et puis, ajoute-t-il, je parie qu'on ne sera pas si content que ça, quand nous le rapporterons à la maison.

" Crois-tu ? demanda Louise inquiète.

— Enfin, allons-y ! " et les enfants s'acheminent vers la grande ferme, dont on aperçoit le toit rouge entre les arbres.

L'accueil qu'on fit au petit chien ne fut en effet qu'à moitié bienveillant. Le fermier grommela, disant qu'il n'aimait pas les bouches inutiles. Mais Lise, à force de cajoleries, obtint gain de cause, d'autant plus facilement qu'une petite bête comme ça, ça ne coûte pas cher à nourrir.

A partir de ce jour, la vie de Lise fut changée. Elle avait enfin le cher et fidèle petit compagnon qu'elle s'était rêvé, quelque chose de vivant à soigner, à bercer, à pouponner, et elle ne s'en faisait pas faute. Carlo, c'est ainsi qu'elle avait nommé son protégé, devint son bien, sa chose. Elle seule lui apportait les bonnes écuelles de lait qu'il lappait en un clin d'œil. C'était sur ses genoux qu'il faisait la sieste, l'après-midi, et qu'il s'endormait le soir. Carlo n'était pas un ingrat, mais au contraire un chien de bonne race et de nobles sentiments. Aussi, quand, en grandissant, il apprit à connaître sa maîtresse, il lui rendit dévouement pour dévouement. Sitôt qu'il sut courir, il s'attacha aux pas de Lise et ne la quitta pour ainsi dire plus. Bref, on ne peut imaginer deux plus parfaits amis.

Quoique Carlo eût beaucoup de qualités pour un chien, n'étant ni encombrant, ni voleur, ni gourmand, il n'était pas bien vu à la ferme. Les chiens de garde, jaloux des gâteries dont il était l'objet, ne lui ménageaient pas, à l'occasion, les coups de dents et de griffes. En cela, ils étaient soutenus par les deux grands frères de Lise, François et Pierre, garçons de quinze et quatorze ans, qui trouvaient inutile, la présence de ce chien de luxe à la ferme.

" Il n'est bon à rien, ton chien, dit un jour François à sa petite sœur. C'est un fainéant ! "

A quoi Lise répondit par un regard qui eût désarmé un tigre.

Le lendemain, comme la petite fille jouait sur le seuil avec Carlo, François parut au coin de la maison, traînant derrière lui un veau regimbant.

" Te voilà à propos, Lise, dit-il. Le père m'envoie à la boucherie conduire ce veau qui fait la bête et ne veut pas marcher droit. Donne-moi Carlo pour m'aider à le faire avancer. Ce sera une occasion pour lui de montrer s'il est bon à quelque chose."

Lise fut consternée de cette proposition et chercha des yeux sa mère pour obtenir son intervention. Mais celle-ci était occupée ailleurs. Il fallut céder, non sans serrement de cœur. Carlo, sur l'ordre de Lise, se mit à marcher en aboyant derrière le veau qui prit un bon trot.

" Au moins, tu le soigneras bien, mon Carlo," cria encore la petite fille, qui avait suivi le trio jusqu'à la porte de la cour.

Tout marcha d'abord à souhait pour François et ses compagnons. Carlo fit bravement son devoir et le veau fut bientôt rendu chez le boucher... Après quoi, maître François jugea à propos de flâner un peu. Il fit un détour et passa par la place du village, où il comptait lire les affiches et se renseigner sur l'événement du jour. Malheureusement pour Carlo, il y avait un grand rassemblement de chiens sur ladite place. Immédiatement le nouveau venu est entouré. On lui fait des politesses qu'il accueille froidement. Il s'en suit quelques coups de pattes ; Carlo veut s'esquiver, mais François lui lance une pierre, en l'excitant. Alors le petit chien se retourne contre ses assaillants, et bientôt la mêlée devient générale et sanglante.

Carlo se défend comme un lion, mais il est petit, il est faible, le voilà bientôt hors de combat, une large blessure au flanc, l'œil gauche crevé, l'oreille à moitié arrachée.

François, fort inquiet, ne rit plus. Il emprunta un panier à une voisine, y mit le pauvre blessé et reprit le chemin de la maison, pas fier du tout, cette fois.

Lise était sous la porte et reconnaît d'un coup d'œil l'étendue du désastre qui réalisait ses pires appréhensions. Sans dire un seul mot, elle prit le pauvre petit animal dans ses bras, le porta dans sa chambre et le coucha dans une corbeille où elle avait mis son propre oreiller. Puis elle lava les blessures de Carlo et supplia ses parents de

faire venir le vétérinaire. Celui-ci hocha la tête, dit qu'il n'y avait rien à faire et qu'il fallait laisser mourir la pauvre bête. Ce serait une charité que de l'achever, ajouta-t-il.

Mais Lise ne put se résoudre à cette extrémité. Elle soigna son Carlo jusqu'à la fin, qui ne fut pas longue à venir. Le pauvre chien mourut dans la soirée, après avoir une dernière fois léché les mains de sa petite maîtresse. Le chagrin de Lise fut immense. Elle pleura toute la nuit, et le lendemain matin refusa de déjeuner. En voyant ce pauvre petit visage bouleversé, François, qui avait été déjà lancé par ses parents, eut des remords. Pour une fois, il s'efforça d'être gentil et de se faire pardonner. Lise, du reste, ne lui fit aucun reproche. Elle était trop affligée pour cela.

Pendant la journée, François eut une idée dont il prépara immédiatement l'exécution. Pour distraire Lise, il s'agissait de faire à Carlo un enterrement solennel. Un emplacement convenable fut choisi au fond du jardin, sous un laurier, et François creusa lui-même une fosse profonde de trois pieds. Le corps du pauvre Carlo, proprement enveloppé d'un linge, fut placé dans une petite voiture à bras, à laquelle s'attelèrent Paul et son ami Louis, petit garçon du voisinage. Derrière la voiture, marchaient Catherine, la sœur aînée ; enfin, à l'arrière-garde, François et Pierre.

Au bord de la fosse, on découvrit le corps de la victime, et Pierre, qui était le bel esprit de la famille, prononça un éloquent discours. Il rappela la courte histoire du petit chien, sa mort glorieuse et termina, en adressant à Lise, les condoléances de l'assemblée.

On souriait dans le petit auditoire. Lise seule était de tout son cœur à la cérémonie, et elle pleurait ce qui lui restait de larmes. Sans doute elle était trop petite pour se poser une foule de questions sur la différence entre l'homme et les bêtes. Mais elle sentait vaguement que quelque chose d'elle-même s'en allait avec ce petit chien.

Quand la fosse fut recouverte, elle y posa une couronne de feuillage, tandis que les autres enfants couraient vers la maison où leur mère leur avait promis de préparer un " dîner d'enterrement."

Pendant bien des semaines, Lise vint tous les jours déposer des fleurs sur la tombe de son ami. Puis l'hiver arriva et de fortes tombées de neige l'empêchèrent d'accomplir son petit pèlerinage. Au retour du printemps, Carlo n'était plus qu'un souvenir mélancolique.

Lise est maintenant presque une vieille femme. Elle a connu toutes sortes de chagrins, tous les soucis de la vie des épouses et des mères. A travers les épreuves, elle a gardé la jeunesse du cœur, la facilité d'aimer et de se dévouer. C'est un besoin chez elle, une seconde nature, parce que jeune, elle a fait l'apprentissage de l'amour et du dévouement.

FÉCONDITÉ DES ANIMAUX

Une curieuse notice de M. Delaunay, dans la *Revue scientifique*, nous donne de stupéfiants détails sur l'incroyable fécondité de certains animaux.

C'est ainsi qu'en vingt-quatre heures, une cellule de *Mycoderma vorti* peut engendrer trois milliards de cellules semblables à elle-même.

Chez les animaux inférieurs, la fécondité n'a pour ainsi dire pas de limite ; en quarante-deux jours, une seule paramelle fournit une descendance de 1,400,000 individus nouveaux.

M. Pasteur a démontré avec quelle incroyable rapidité se multiplient les microbes.

Une portée ordinaire de papillons est de 100 œufs. Une femelle de termites pond 60 œufs par minute. Une reine abeille pond, chaque année, 6,000 œufs.

Une mouche peut produire près de 800,000 monches semblables à elle.

Enfin, la postérité d'un puceron femelle s'élève au chiffre fantastique de 15,160,800 à la huitième génération.

Les poissons pondent des œufs par centaines de mille. Le hareng, dont on vante la fécondité, ne produit que 10,000 œufs, une carpe 25,000, une perche 350,000, la femelle de l'esturgeon 7,653,200.

La palme reste à la morue : 9,350,000.

LA SAINT-CHARLEMAGNE



Boutentrain.—Bien fait pour lui ! Il n'avait qu'à fumer des cigares Nectar : il ne serait pas malade !

FEUILLETON DU SAMEDI

CÉSAR CASCABEL

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

I

LE DÉTROIT DE BEHRING

C'est une passe assez étroite, ce canal de Behring, par lequel communique la mer de ce nom avec l'océan Arctique. Disposé comme le détroit de Pas de Calais entre la Manche et la mer du Nord, il a la même orientation sur une largeur triple. On ne compte que six à sept lieues depuis le Cap Gris-Nez de la côte française jusqu'au South-Foreland de la côte anglaise, une vingtaine de lieues séparent Numana de Port Clarence.

Aussi, après avoir quitté son dernier lieu de séjour en Amérique, la *Belle-Roulotte* se dirigeait-elle vers ce port de Numana, le point le plus rapproché du littoral asiatique.

Sans doute, un itinéraire qui aurait coupé obliquement la mer de Behring, eût permis à César Cascabel de cheminer sur un parallèle moins élevé et sensiblement au-dessous du Cercle polaire. Dans ce cas, la direction eût été relevée au sud-ouest, en pointant vers l'île Saint-Laurent — elle assez importante, habitée par de nombreuses tribus d'Esquimaux, non moins hospitaliers que les indigènes de Port Clarence ; puis, au delà du golfe de l'Anadyr, la petite troupe aurait accosté le cap Navarin, pour s'aventurer à travers les territoires de la Sibérie méridionale. Mais eût été allonger la partie du voyage qui se faisait par mer, ou plutôt à la surface d'un ice-field, et par conséquent s'exposer sur un plus long parcours aux dangers que présentent les champs de glace. On comprend que la famille Cascabel devait avoir hâte de se trouver en terre ferme. Il convenait dès lors de ne modifier en rien les dispositions du premier plan qui consistait à faire route vers Numana, en se réservant de relâcher à l'îlot Diomède, situé au milieu du détroit, îlot aussi solide sur sa base rocheuse que n'importe quel point du continent.

Si M. Serge avait eu un navire à bord duquel la petite caravane se serait embarquée avec son matériel, c'est un itinéraire différent qu'il aurait suivi. En quittant Port Clarence, le bâtiment eût fait voile plus au sud sur l'île de Behring, lieu d'hivernage très fréquenté des phoques et autres mammifères marins, et peut être même Petropavlovsk, la capitale de ce gouvernement. Mais, faute de navire, il fallait prendre au plus court, afin de mettre pied sur le continent asiatique.

Le détroit de Behring n'accuse pas de très grandes profondeurs. Par suite des exhaussements géologiques qui ont été observés depuis la période glaciaire, il pourrait même arriver que, dans un avenir très éloigné, la jonction s'opérât sur ce point entre l'Asie et l'Amérique. Ce serait alors

le pont rêvé par M. Cascabel, ou plus exactement une chaussée praticable aux voyageurs. Mais, utile à ceux-ci, elle serait extrêmement dommageable aux navigateurs, et spécialement aux baleiniers, puisqu'elle leur fermerait l'accès des mers arctiques. Il faudrait en ce cas qu'un nouveau Lesseps vint couper cet isthme et rétablir les choses dans leur état primitif. Aux héritiers de nos arrière-petits-neveux il reviendra de se préoccuper de cette éventualité.

En sondant les diverses parties du détroit, les hydrographes ont pu constater que le chenal le plus profond était celui qui longe le littoral d'Asie, près de la presqu'île de Tchoukchtchis. Là circule le courant froid, descendu du nord, tandis que le courant chaud remonte à travers la passe moins accusée, qui est limitrophe de la côte américaine.

C'est au nord de cette presqu'île, près de l'île de Kolioutchin, dans la baie de ce nom, que, douze ans plus tard, le navire de Nordenskiöld, la *Vega*, après avoir découvert le passage du Nord-Est, allait être immobilisé par les glaces pendant un laps de neuf mois, du 26 septembre 1878 au 15 juillet 1879.

La famille Cascabel était donc partie à la date du 21 octobre dans d'assez bonnes conditions. Il faisait un froid vif et sec. La tourmente de neige s'était apaisée, le vent avait moli, en hulant le nord d'un quart. Le ciel était tendu de gris mat, uniformément. A peine si l'on sentait le soleil derrière ce voile de brumes, que ses rayons, très affaiblis par leur obliquité, ne parvenaient pas à percer. A midi, au maximum de sa culmination, il ne s'élevait que de trois ou quatre degrés au-dessus de l'horizon du sud.

Une très sage mesure avait été prise d'un commun accord avant le départ de Port Clarence : on ne devait point faire route pendant l'obscurité. Ça et là, Picfield présentait de larges crevasses, et, dans l'impossibilité de les éviter, faute de les voir, il aurait pu se produire quelque catastrophe. Il était convenu que, dès que la portée du regard se limiterait à une centaine de pas seulement, la *Belle-Roulotte* ferait halte. Mieux valait mettre quinze jours à franchir les vingt lieues du détroit que de se risquer en aveugles, lorsque la clarté ne serait plus suffisante.

La neige qui n'avait cessé de tomber pendant vingt-quatre heures, en formant un tapis assez épais, s'était cristallisée sous l'action du froid. Cette couche rendit la locomotion moins pénible à la surface de Picfield. Cependant il était à craindre qu'à la rencontre des deux courants froids et chauds, qui se contraignaient pour prendre chacun un chenal différent, les glaçons, heurtés pendant leur dérive, ne se fussent accumulés les uns sur les autres. Cela étant, la route s'allongerait de nombreux détours.

Il a été dit que Cornélia, Kayette et Napoléone avaient pris place dans la voiture. Afin de pallier tout ce que possible, les hommes devaient faire le trajet à pied.

Selon l'ordre de marche adopté, Jean était, comme éclairer, chargé de reconnaître l'état de Picfield ; on pouvait se fier à lui. Il était muni d'une bon-solo, et, bien qu'il ne lui fût guère possible de prendre des points de repère très exacts, il se dirigeait vers l'ouest avec une précision suffisante.

A la tête de l'attelage se tenait Cion, prêt à relever Vermaut et Gladiator, s'ils faisaient un faux pas ; mais la solidité de leurs jambes était assurée par la ferrure à glace de leurs sabots. D'ailleurs, cette surface ne présentait aucune aspérité contre laquelle ils eussent pu butter.

Près de la voiture, M. Serge et César Cascabel, les lunettes aux yeux, bien encapuchonnés ainsi que leurs compagnons, cheminaient en causant.

Quant au jeune Sandro, il eût été malaisé de lui assigner une place ou tout au moins de l'y maintenir. Il allait, venait, courait, gambadait comme les deux chiens, et même se donnait le plaisir de longues glissées. Toutefois, son père ne lui avait point permis de chausser les raquettes esquimaudes, et c'est bien cela qui le chagrinait.

— Avec ces patins-là, dit-il, on aurait traversé le détroit en quelques heures !

— A quoi bon, répondit M. Cascabel, puisque nos chevaux ne savent pas patiner !

— Faudra que leur apprenne ! répondit le gamin en faisant une culbute.

Entre temps, Cornélia, Kayette et Napoléone s'occupaient de la cuisine, et une légère fumée de bon augure sortait du petit tuyau de tôle. Si elles ne souffraient point du froid à l'intérieur des compartiments hermétiquement clos, il fallait songer à ceux qui étaient dehors. Et c'est ce qu'elles faisaient, en tenant toujours prêtes quelques chaudes tasses de thé, additionnées de cette eau-de-vie russe, ce vodka, qui ruinerait un mort !

En ce qui est des chevaux, leur nourriture était assurée au moyen de ces bottes d'herbe sèche, fournies par les Esquimaux de Port Clarence, qui devaient suffire pour la traversée du détroit. Wagram et Marengo avaient en abondance de la chair d'élan dont ils se montraient satisfaits.

Au surplus, Picfield n'était pas aussi dépourvu de gibier qu'on pourrait le croire. Dans leurs courses, les deux chiens faisaient lever des milliers de ptarmigans, de guillemots et autres volatiles spéciaux aux régions polaires. Ces volatiles, apprêtés avec soin et débarrassés de leur goût huileux, peuvent encore fournir un manger acceptable. Mais, comme rien n'eût été plus inutile que de les abattre, puisque l'ollie de Cornélia était amplement garnie, il fut décidé que les fusils de M. Serge et de Jean resteraient au repos pendant le voyage de Port Clarence à Numana.

Quant aux amphibiens, phoques et autres congénères marins, très nombreux en ces parages, on n'en vit pas un seul pendant le premier jour du voyage.

Si le départ s'était fait gaiement, M. Cascabel et ses compagnons ne tardèrent pas à ressentir l'indéfinissable impression de tristesse qui se dégage de ces plaines sans horizon, de ces surfaces blanches à perte de vue. Vers onze heures, ils ne voyaient déjà plus les hautes roches de Port Clarence, pas même les sommets du cap du Prince de Galles, évanouis dans l'estompe des lointaines vapeurs. Aucun objet n'eût été visible à la distance d'une demi-lieue, et, par conséquent, bien du temps se passerait avant qu'on découvrit les hauteurs du cap oriental de la presqu'île des Tchoukchtchis. Ces hauteurs, cependant, eussent offert un excellent point de repère pour les voyageurs.

L'îlot Diomède, situé à peu près au milieu du détroit, n'est dominé par aucune tumescence rocheuse. Comme sa masse émerge à peine du niveau de la mer, on ne le reconnaît guère qu'au moment où les rochers ériés sur son sol rocailleux en ébrasant la couche de neige. En somme, sa bon-solo à la main, Jean dirigeait sans trop de peine la *Belle-Roulotte*, et, si elle n'allait pas vite, du moins s'avancait-elle en toute sécurité.

Chemin faisant, M. Serge et César Cascabel causaient volontiers de leur situation présente. Cette traversée du détroit, qui avait paru chose simple avant le départ, qui paraît non moins simple après l'arrivée, ne laissait pas de sembler fort périlleuse maintenant qu'on y était engagé.

— C'est tout de même assez raide ce que nous avons tenté là ! dit M. Cascabel.

— Sans doute, répondit M. Serge. Franchir le détroit de Behring avec une lourde voiture, voilà une idée qui ne serait pas venue à tout le monde !

— Je le crois bien, monsieur Serge ! Que voulez-vous ? lorsque l'on s'est mis dans la tête de rentrer au pays, il n'y a rien qui puisse vous retenir ! Ah ! si ne s'agissait que d'aller pendant des centaines de lieues à travers le Far West ou la Sibérie, cela ne me préoccuperait même pas !... On marche sur un terrain solide, qui ne risque pas de s'entr'ouvrir sous vos pieds !... Tandis que vingt lieues de mer glacée à parcourir avec un matériel, et tout ce qui s'en suit !... Diantre ! je voudrais bien que ce fût fait !... Nous en aurions fini avec le plus difficile, ou tout au moins avec le plus dangereux du voyage !

— En effet, mon cher Cascabel, surtout si la *Belle-Roulotte*, au delà du détroit, peut atteindre rapidement les territoires de la Sibérie méridio-

nale. Essayer de suivre le littoral pendant les grands froids de l'hiver, ce serait très imprudent. Aussi, dès que nous serons à Numana, nous aurons à couper vers le sud-ouest, afin de choisir un bon lieu d'hivernage dans une des bourgades que nous rencontrerons.

— C'est notre projet ! Mais vous devez connaître le pays, monsieur Serge ?

— Je ne connais que la région comprise entre Iakoutsk et Okhotsk, pour l'avoir traversée après mon évasion. Quant à la route qui va de la frontière d'Europe à Iakoutsk, je n'ai conservé que le souvenir de ces épouvantables fatigues, dont les convois de prisonniers sont jour et nuit accablés ! Quelles souffrances !... Je ne les souhaiterais pas à mon plus mortel ennemi !

— Monsieur Serge, avez-vous perdu tout espoir de rentrer dans votre pays, j'entends en toute liberté, et le gouvernement ne vous permettra-t-il pas d'y revenir ?

— Il faudrait pour cela, répondit M. Serge, que le Czar proclamât une amnistie qui s'étendrait au comte Narkine, comme à tous les patriotes condamnés avec lui. Des circonstances politiques se présenteront-elles, qui rendront cette détermination possible ?... Qui sait, mon cher Cascabel !

— C'est pourtant triste de vivre en exil !... Il semble que l'on ait été chassé de sa propre maison...

— Oui !... loin de tous ceux qu'on aime !... Et mon père, si âgé déjà... et que je voudrais revoir.

— Vous le reverrez, monsieur Serge ! Croyez-en un vieux coureur de foires, qui a souvent prédit l'avenir en disant la bonne aventure ! Vous ferez votre entrée à Perm avec nous !... Est-ce que vous n'appartenez pas à la troupe Cascabel ? Il faudra même que je vous apprenne quelques tours d'escamotage — cela peut servir à l'occasion — sans compter celui que nous jouerons à la police moscovite en lui passant sous le nez !

Et César Cascabel ne put s'empêcher de s'esclaffer de rire. Songez donc ! Le comte Narkine, un grand seigneur russe, soulevant des poids, jonglant avec des bouteilles, donnant la réplique aux clowns — et en faisant recette !

Vers trois heures de l'après-midi, la *Belle-Roulotte* dut s'arrêter. Bien qu'il ne fit pas nuit encore, une épaisse brume amoindrissait le champ de vue. Aussi, après être revenu en arrière, Jean conseilla-t-il de faire halte. Se diriger dans ces conditions devenait extrêmement incertain.

D'ailleurs, ainsi que M. Serge l'avait prévu, cette partie du détroit, parcourue par le courant du chenal de l'est, laissait les aspérités de l'icefield, les inégalités des glaçons, saillir sous la neige. Le véhicule éprouvait des heurts violents. Les chevaux buttaient presque à chaque pas. Une demi-journée de marche avait suffi pour leur occasionner de très grandes fatigues.

En somme, c'était deux lieues au plus que la petite caravane avait franchies pendant cette première étape.

Dès que l'attelage se fut arrêté, Cornélia et Napoléone descendirent — soigneusement emmitouffées, des pieds à la tête, à cause de la brusque transition d'une température intérieure de dix degrés au-dessus du zéro à une température extérieure de dix degrés au-dessous. Quant à Kayette, habituée à ces âpretés de l'hiver alaskien, elle n'avait guère songé à s'envelopper de ses chaudes fourrures.

— Il faut te couvrir mieux que cela, Kayette ! lui dit Jean. Tu risques de t'enrhumer !

— Oh ! fit-elle, je ne crains pas le froid, et on y est accoutumé dans la vallée du Youkon !

— N'importe, Kayette !

— Jean a raison, dit M. Cascabel en intervenant. Va t'envelopper d'une bonne couverture, ma petite caille. D'ailleurs, je te prévins que si tu t'enrhumes, c'est moi qui me charge de te guérir, et cela sera terrible !... J'irai, s'il le faut, jusqu'à te couper la tête pour t'empêcher d'éternuer !...

Devant une pareille menace, la jeune Indienne n'avait qu'à obéir, et c'est ce qu'elle fit.

Puis, chacun s'occupa d'organiser la halte. Ce fut très simple, en somme. Pas de bois à couper dans la forêt, faute de forêt, pas de foyer à allumer, faute de combustible, pas même d'herbe à recueillir pour le repas des animaux. La *Belle-*

Roulotte était là, offrant à ses hôtes son confort habituel, sa bonne température, ses couchettes toutes dressées, sa table toute servie, son hospitalité permanente.

Il ne fut nécessaire que de pourvoir à la nourriture de Vermout et de Gladiator avec une portion du fourrage apporté de Port-Clarence. Cela fait, on enveloppa les deux chevaux d'épaisses couvertures, et ils n'eurent plus qu'à se reposer jusqu'au lendemain. Le perroquet dans sa cage, le singe dans sa banne, ne furent point oubliés, non plus que les deux chiens, très friands de cette viande sèche dont ils se nourrissaient à belles dents.

Enfin, après avoir pris soin des bêtes, M. Serge et ses compagnons soupèrent, ou, ce qui est plus juste, vu l'heure peu avancée, dînèrent de bon appétit.

— Eh !... Eh !... s'écria M. Cascabel, c'est peut-être la première fois que des Français font un repas aussi bien servi au milieu du détroit de Behring !

— C'est probable, répondit M. Serge. Mais, avant trois ou quatre jours, je compte que nous pourrons nous retrouver à table — en terre ferme cette fois !

— A Numana ?... demanda Cornélia.

— Non, sur l'îlot Diomède, où nous séjournons un jour ou deux. Notre attelage va silencieusement qu'il lui faudra une semaine au moins pour atteindre le littoral asiatique."

Le repas achevé, bien qu'il ne fût que cinq heures du soir, personne ne refusa d'aller prendre du repos. Toute une longue nuit à rester étendu sous les couvertures d'une bonne couchette, cela n'est pas à dédaigner, après une pénible marche à travers un champ de glace. M. Cascabel ne jugea même pas qu'il fût nécessaire de veiller à la sécurité du campement. Pas de mauvaises rencontres à craindre en pareil désert. D'ailleurs les chiens feraient bonne garde, et signaleraient les rôdeurs — s'il s'en trouvait — qui s'approcheraient de la *Belle-Roulotte*.

Cependant, à deux ou trois reprises, M. Serge se releva afin d'observer l'état de l'icefield qu'un brusque changement de température pouvait toujours modifier : de ses préoccupations c'était peut-être la plus grave. Rien n'était changé à l'apparence du temps, et une petite brise de nord-est glissait à la surface du détroit.

Le lendemain, le voyage se continua dans les mêmes conditions. Il n'y eut point de difficultés, à proprement parler, sinon de la fatigue. Trois lieues furent enlevées jusqu'à l'heure du repos, et les dispositions prises comme elles l'avaient été la veille.

Le jour suivant — 25 octobre — il ne fut pas possible de partir avant neuf heures du matin, et, même à ce moment, c'est à peine s'il faisait jour.

M. Serge constata que le froid était moins vif. Quelques nuages s'accumulaient en désordre à l'horizon vers le sud-est. Le thermomètre indiquait une certaine tendance à remonter, et ces parages commençaient à être envahis par les pressions faibles.

— Je n'aime pas cela, Jean ! dit M. Serge. Tant que nous serons engagés sur l'icefield, nous ne devons pas nous plaindre, si le froid vient à s'accroître. Malheureusement, le baromètre se met à baisser avec le vent qui tourne à l'aval. Ce que nous avons le plus à redouter, c'est un relèvement de la température. Surveille bien l'état de l'icefield, Jean, ne néglige aucun indice, et n'hésite pas à revenir en arrière pour nous prévenir !

— Comptez sur moi, monsieur Serge !

Evidemment, dès le mois prochain et jusqu'au milieu d'avril, les modifications que redoutait M. Serge n'auraient pu se produire. L'hiver serait alors franchement établi. Mais, comme il avait été tardif cette année, ses débuts étaient marqués par des alternatives de froid et de dégel, qui pouvaient amener la dislocation partielle du champ de glace. Oui ! mieux eût valu subir des températures de vingt-cinq à trente degrés au-dessous de zéro pendant cette traversée du détroit.

On partit avec un demi-jour seulement. Les faibles rayons du soleil, très obliquement projetés, ne parvenaient pas à percer l'épaisse ouate

des brumes. En outre, le ciel commençait à se rayer jusqu'au zénith de nuages bas et longs, que le vent poussait assez rapidement vers le nord.

Jean, en tête, observait avec soin la couche de neige, un peu ramollie depuis la veille, et qui céda à chaque pas sous les pieds de l'attelage. Néanmoins une étape de deux lieues environ put être faite, et la nuit ne fut marquée par aucun incident.

Le lendemain — 27 — départ à dix heures. Vives inquiétudes de M. Serge, quand il eut constaté un nouveau relèvement de la température — phénomène vraiment anormal à cette époque de l'année et sous cette latitude.

Le froid étant moins vif, Cornélia, Napoléone et Kayette voulurent suivre à pied. Chaussées de bottes esquimaudes, elles marchaient assez allègrement. Tous avaient abrité leur yeux derrière une paire de lunettes indiennes, et s'habituèrent à regarder par l'étroite fente percée dans l'aiguille. Cela faisait toujours la joie de ce gamin de Sandre, qui, sans se soucier de la fatigue, gambadait comme un jeune chevreau.

En réalité, la voiture n'avancait pas rapidement. Ses roues entraient profondément dans les amas de neige — ce qui rendait le tirage très pénible. Lorsque leur jante rencontrait les boursoillures et les arêtes rugueuses des glaçons, il se produisait des chocs que l'on ne pouvait éviter. Parfois aussi, d'énormes blocs, entassés les uns sur les autres, barraient le chemin, et obligeaient à faire de longs crochets pour les tourner. Mais ceci n'était qu'un allongement de la route, et on devait s'estimer heureux qu'elle fût coupée par des tumescences plutôt que par des crevasses. Au moins, la solidité de l'icefield n'était pas compromise.

En attendant, le thermomètre continuait à remonter et le baromètre à baisser avec une régulière lenteur. M. Serge était de plus en plus anxieux. Un peu avant midi, les femmes durent reprendre leur place dans la voiture. La neige se mit à tomber abondamment, par petits flocons transparents, comme si elle eût été sur le point de se résoudre en eau. On eût dit une averse de légères plumes blanches, que des milliers d'oiseaux auraient secoués à travers l'espace.

César Cascabel offrit à M. Serge de s'abriter dans la *Belle-Roulotte*, mais celui-ci refusa. Ce que supportaient ses compagnons, ne pouvait-il de même le supporter ? Cette chute de neige à demi fondue l'inquiétait au dernier point ; en se liquéfiant, elle finirait par provoquer la désagrégation de l'icefield. Il fallait au plus tôt trouver refuge sur l'incbranlable base de l'îlot Diomède.

Et pourtant, la prudence commandait de ne s'avancer qu'avec une extrême précaution. Aussi M. Serge se décida-t-il à rejoindre Jean à une centaine de pas en avant de l'attelage, tandis que M. Cascabel et Clou restaient à la tête des chevaux, dont le pied manquait fréquemment. Qu'un accident arrivât au véhicule, et il n'y aurait plus d'autre alternative que de l'abandonner en plein champ de glace — c'eût été une perte irréparable.

Tandis qu'il marchait près de Jean, M. Serge, muni de sa lorgnette, essayait de fouiller cet horizon de l'ouest, embrumé sous les tourbillons. La portée de la vue était extrêmement limitée. On n'allait plus qu'à l'estime, et, certainement, M. Serge aurait donné le signal d'arrêt, si la solidité du champ ne lui eût paru très gravement attaquée.

— Coûte que coûte, dit-il, il faut que nous arrivions aujourd'hui même à l'îlot Diomède, quitte à y demeurer jusqu'à la prochaine reprise du froid !

— A quelle distance pensez-vous que nous en soyons ? demanda Jean.

— A une lieue et demie environ, Jean. Puisqu'il nous reste encore deux heures de jour, ou plutôt de cette demi-clarté qui permet de nous maintenir en direction, faisons tous nos efforts pour arriver avant que l'obscurité soit complète.

— Monsieur Serge, voulez-vous que je me porte en avant, afin de reconnaître la position de l'îlot ?

— Non, Jean, non ! Tu risquerais de t'égarer au milieu de cette tourmente, et ce serait une bien autre complication ! Tâchons de nous guider sur la boussole, car si nous dépassions l'îlot Dio-

mède soit au dessus, soit au-dessous, je ne sais ce que nous deviendrions.

—Entendez-vous, monsieur Serge ?” s'écria Jean, qui venait de se baisser.

M. Serge l'imita et put constater que de sourds craquements reproduisant le bruit de verres qui se brise, couraient à travers l'icofield. Était-ce l'indice, sinon d'une débâcle, du moins d'une désagrégation partielle ? Malgré cela, aucune fissure n'en étoilait la surface, si loin que la vue pût s'étendre.

La situation était devenue extrêmement périlleuse. A passer la nuit dans ces conditions, les voyageurs risquaient d'être victimes de quelque catastrophe. L'ilot Diomède, c'était le seul refuge qui leur fût offert, et il fallait y aborder à tout prix. Combien M. Serge dut regretter de ne pas avoir patienté quelques jours de plus à Port-Clarence !

Jean et lui revinrent près de l'attelage, et M. Cascabel fut mis au courant de la situation. Il n'y avait pas lieu d'en faire connaître aux femmes les conséquences. C'eût été les effrayer inutilement. On décida donc de les laisser dans la voiture, et chacun se mit aux roues pour soulager les chevaux éreintés, dont le poil suait sous les rafales.

Vers deux heures, la tombée de la neige diminua sensiblement. Elle se réduisit bientôt à quelques flocons épars que la brise faisait tourbillonner dans l'air. Il devint alors plus facile de conserver une direction efficace. On poussa vigoureusement l'attelage. M. Serge était bien résolu à ne point s'arrêter, tant que la *Belle Roulotte* ne reposerait pas sur les roches de l'ilot Diomède.

D'après ses calculs, cet ilot ne devait plus être maintenant qu'à une demi-lieue vers l'ouest, et, en donnant un bon coup de collier, peut-être suffirait-il d'une heure pour en accoster la grève.

Par malheur, la clarté, déjà si douteuse, ne tarda pas à s'affaiblir, au point d'être réduite à une vague réverbération. Était-on ou non en bonne route, et fallait-il continuer à marcher dans ce sens ?... Comment le vérifier ?

En ce moment, les deux chiens firent entendre de vifs aboiements. Signifiaient-ils l'approche d'un danger ? N'avaient-ils pas éventé quelque bande

d'Esquimaux ou de Tchoukchis, de passage à travers le détroit. Dans ce cas, M. Serge n'hésiterait pas à réclamer l'assistance de ces indigènes, et, tout au moins, il chercherait à être fixé sur la position exacte de l'ilot.

(A suivre.)

Les caves de la Compagnie des Vins de Bordeaux, No. 30 rue Hôpital, sont ouvertes au public. Chaque goutte de vin est importée directe des vignobles de France, embouteillée ici et vendue à \$3.00 et \$4.00 la caisse.

AUX LECTEURS DU "SAMEDI"

Le SAMEDI vient de publier un code contenant tous les derniers règlements du *Jeu de Poker*. Ce volume qu'on peut mettre dans sa poche est imprimé sur papier de luxe et très bien relié. Nous invitons tous nos lecteurs à nous donner leur commande immédiatement, vu que le tirage en est limité. Nous ferons une remise libérale à tous nos agents qui voudraient s'en procurer pour vendre chez eux.

Prix du volume 50 centins, franc de port, en vente aux bureaux du SAMEDI.

PARC ROYAL

OUVERT TOUS LES DIMANCHES
APRES-MIDI ET SOIR

NOUVELLES ATTRACTIONS

Changement de programme chaque dimanche.

Admission, - 10 cents

Les chars électriques des rues St-Denis et Amherst se rendent à la porte du Parc.

QUEEN'S - THEATRE

Toute cette semaine, avec

MATINÉES MERCREDI ET SAMEDI.

"JANE"

Une charmante comédie interprétée par une troupe d'acteurs supérieurs.

TOUTE DE JOIE
RIRE
GAITE

Prix—25c., 50c., 75c., \$1.00. Sièges en vente au théâtre de 10 a.m. à 10 p.m., tous les jours, chez Shaw, 228 rue St-Jacques, chez Sheppard et aux hôtels.

Semaine prochaine : "A Baggage Check."

THEATRE-ROYAL

Semaine commençant Lundi, 20 Août
APRES-MIDI ET SOIR

Le grand succès de Walter Sanford, dans son mélodrame,

"The Power of Gold"

Déploiement de scènes les plus grandioses.

Prix—10c., 20c. et 30c. Sièges réservés, 10c. extra. Plan de la salle visible au théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

Semaine suivante : "Fabio Ramani."

H. POIRIER

Sellier et Marchand de Valises
1587 RUE STE-CATHERINE

A toujours en mains un stock considérable.
Prix très réduits.

Coin de la rue St-Christophe, MONTREAL
juillet 7-94

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE.

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ?
Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ?
Annoncez dans LA PRESSE.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 18 août 1894

35,836

BUREAUX

17 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

DIFFÉRENTS POINTS DE VUE



La tante.—Voici le capitaine Cap. Sauvons-nous.
La nièce, (moins effrayée).—Mais non, ma tante ! Pourquoi ?
La tante.—Comment ! Dépeçonnées comme nous le sommes !

A VENDRE

UN

Magnifique Terrain

VACANT

Situé sur la rue St-Denis

Dans le Quartier St-Denis

Grandeur : 50 pieds de front par 127 pieds de profondeur

AVEC RUELLE

S'ADRESSER AU

No 516 RUE CRAIG

OCCASION

A LA LIBRAIRIE

Poirier, Bessette & Cie

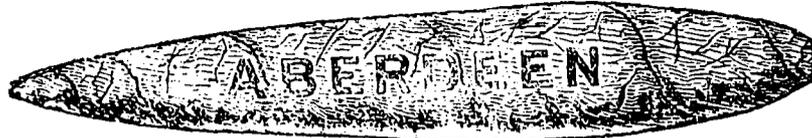
No. 516 rue Craig, Montréal

LIVRES DE NOTES

Magnifique Livre de Notes relié en toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cents.

Envoyé franco par la poste au prix ci dessus marqué.

LE CIGARE



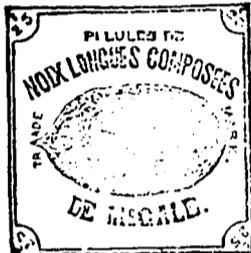
Est Sans Exception le Meilleur Cigare a 10c. du Canada

EN VENTE PARTOUT

Manufacturé par - - - VILLENEUVE & CIE
1200, 1202 et 1204 rue St-Laurent, Montréal

mai 12 95

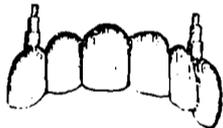
50 ANS EN USAGE !



POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct 18 94



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.
A. S. R. BROUSSEAU, D.D.S.
No 7 RUE ST-LAURENT MONTRÉAL

J. W. BLANCHET

MARCHAND

1001 RUE NOTRE-DAME

Tout ce qui concerne le commerce de

Merceries

pour le commerce, les plus complètes et dans le meilleur

prix. Spécialité de Chaussures de toutes sortes, tant à l'usage

qu'à la mode. Téléphone 1341

A. S. D. D'Armenie, L.L.B. Reg. H. Gelin, L.L.B.

DE LORIMIER & GODIN

AVOCATS

Bâtisse du Crédit Foncier Franco-Canadien, rue St-Jacques, No 30,

TELEPHONE 1367. MONTREAL

1007 95

JOSEPH BROUSSEAU

Marchand de Bois de Sciage

Constantement en main les Bois Français de toutes sortes: Pin, Epinette, Pêche, Lattes, Charpente, etc.

BUREAUX ET CLOS: 1023 RUE ST-CATHERINE

Telephone 6166 mai 12 95

T. A. DUCHARME

AGENT GÉNÉRAL

Immeubles, Prêts, Placements et Assurances

No 15 RUE SAINT-JACQUES

Résidence: 113 RUE ROY MONTREAL

ILLUSION D'OPTIQUE



(Extrait du carnet d'un journaliste). "Les incurs s'en vont. A dix lieues de Montréal, j'ai vu une charmante jeune fille avec une énorme pipe dans la bouche."

Si le journaliste avait mieux vu!

Montréal, 10 juillet 1894.

Le SAMEDI, journal qu'on aime à lire le samedi ainsi que tous les autres jours, pour les achats à bon marché au grand magasin, dans le block du Balmoral, portant le même nombre que l'année 1894.

Vous y trouverez des

CHAPEAUX

En paille d'Italie, en Menala,

Ainsi que tout espèce de Chapeaux pour les grandes chaleurs et pour voyager.

DES CHAPEAUX EN SOIE

Manufacturés aux ateliers, et importés des premières maisons de Paris, Londres et des États-Unis.

Il y a quantité de

FEUTRES, DURS ET MOUS

Et de toutes les couleurs, et de différentes formes. Venez en très grand nombre pour les voir.

Une visite vous convaincra.

EDWARD STUART

1894 Rue Notre-Dame

Chacun les proclament les MEILLEURES et les MOINS CHER.

AUCUNE MAUVAISE ODEUR.

LE NOM SEUL EST UNE GARANTIE!

ALLUMETTES DE E. B. EDDY.

21 juil. 95.

The Firinite Concrete Paving Co.

M. E. DANSEREAU, Propriétaire

ENTREPRENEURS DE

Trottoirs, Planchers de caves et d'écuries, de cours, de bassins, d'entrées de parterres à l'épreuve du froid, et Planchers imitation mosaïque

Bureaux: Chambre 217 N. York Life

— ET —
Coin des rues des Allemands et Vitre

mars 31-94

C^{ie} Coloniale

CHOCOLATS

DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, Paris

DANS TOUTES les VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

LE VÉRITABLE CHOCOLAT DE SANTE

CHOCOLAT DU Planteur

COMPOSÉ UNIQUEMENT de CACAO et de SUCRE

A PARIS

Et dans TOUTES LES VILLES, chez les PRINCIPAUX COMMERÇANTS

NOTA. — Les Cacaos en poudre étant toujours privés du Beurre de Cacao, n'ont absolument aucune valeur nutritive; les Chocolats seuls, constituant un aliment complet, leur doivent donc être préférés.

Seuls agents au Canada: LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES DE MONTRÉAL (Limitée), 87 et 89 rue St-Jacques.